

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

H. Lafont et
4 Rue St-Nicolas
sur la Cote

DEUXIÈME SÉRIE.—DEUXIÈME LIVRAISON. N. 6.

054
R 897-2

PRIX 20 SOLS.

Canadiana

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

La distraction vaut à l'esprit ce que le délassement
vaut au corps : il faut de l'une et de l'autre.

H. EMILE CHEVALIER, *Rédacteur-en-chef.*

G.-H. CHERRIER, *Editeur-gérant.*

SEPTEMBRE 1853.

AVIS.

QUOIQUE NOUS AYONS CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉ LE PERSONNEL DE NOTRE RÉDACTION, NOUS N'AUGMENTERONS POINT LE PRIX DE SOUSCRIPTION, MAIS DORÉNAVANT, CHAQUE NUMÉRO DE LA RUCHE LITTÉRAIRE PRIS SÉPARÉMENT SE VENDRA 20 SOUS AU LIEU DE 15. IL Y AURA DONC AVANTAGE À S'ABONNER À L'ANNÉE!

MONTREAL,

DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire* est expédiée par la poste à raison de *deux sols* par numéro.

TABLE DES MATIÈRES.

| | PAGE |
|--|------|
| <i>La case du père Tom</i> , (suite), par MAD. H. BEECHER STOWE. | 421 |
| <i>La confession du fou</i> , poésie, par GEORGES DE B***, | 436 |
| <i>Le cadran solaire</i> , Folie—Vaudeville, par V. BARON, | 437 |
| <i>Modes</i> , par Mme. ROSALIE M***** | 471 |
| <i>Le Clerc de Notaire</i> , par LEON G***, | 472 |
| <i>La politique Européenne</i> , par L*** B***, | 477 |
| <i>Tablettes éditoriales</i> , par X. Y. Z. | 479 |

☞ Toute personne qui procurera HUIT ABONNÉS à la *Ruche Littéraire* en nous envoyant le montant des abonnements, recevra comme PRIME, une copie de CHARLES GUERIN, le plus charmant produit de notre littérature canadienne.

CHARLES GUERIN,

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES,

PAR

P. O. O. CHAUVEAU,

A VENDRE AU BUREAU DE LA RUCHE LITTÉRAIRE, RUE STE. THERESE.

Broché.. .. en un volume, prix 7s. 6d.
Relié très élégamment do prix 10s. 0d.

Montréal, Juillet 1853.

NO. 38. DELAGRAVE ET CIE. NO. 38.

RUE NOTRE DAME.

Importent en caisses d'une douzaine Chateau Lafitte, Hochimer, St. Julien, Madère et vieux Porte, aussi liqueurs fines et vieux coïgnac, champagne, &c., ainsi que toutes autres sortes de vins et

DE PLUS,

MM. De L. et Cie avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

DELAGRAVE & CIE.

Montréal, Juillet 1853.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

DEUXIÈME SÉRIE.

H. EMILE CHEVALIER.—RÉDACTEUR-EN-CHEF.

G. H. CHERRIER.—ÉDITEUR-GÉRANT.

BULLETIN POLITIQUE DU JOUR.

MONTRÉAL, Lundi 5 Septembre, 1853.

Jadis, dans la nuit des âges, on se racontait traditionnellement la légende suivante :

“ Un certain Icarus—loustie de première force—fit boire du vin à des paysans qui ne connaissent pas cette liqueur. L'ébriété s'en suivit, une ébriété bachique ! Nos villageois perdirent totalement la raison. Se croyant empoisonnés, ils se jetèrent sur Icarus et le tuèrent. “ Puis, dit la légende, ramenés au sens commun, par les vertus d'un savant oracle, ils ensevelirent leur victime et firent des fêtes en son honneur. ” (Ce qui prouve, par parenthèse, que les grands hommes ne sont appréciés à leur juste valeur qu'après avoir rendu à la nature l'être qu'ils lui ont emprunté). Mais Icarus avait une chienne fort intelligente. Elle découvrit le lieu du tombeau de son maître.—Erigone sa fille se pendit alors de désespoir.—Le grand Jupiter métamorphosa Icarus en astre qu'on croyait être le Bouvier. Erigone en une constellation appelée la Vierge et la chienne en celle qu'on nomme la Canicule, dans laquelle, quand le soleil est entré, il fait extrêmement chaud pendant quarante jours. ”

Or toute légende populaire a sa moralité et la moralité de celle-ci est facile à définir :

L'influence de la température agit directement sur le cerveau. En termes moins généraux : Durant la canicule les hommes sont susceptibles de delirium tremens.

D'où nous concluons qu'il n'est pas étonnant que : lundi, 1^{er} août quelques insensés aient décapité, en effigie, M. Wilson, maire de Montréal ;—que le jeudi, 18 du même mois, ils aient éventré, mutilé, désigné, de semblable façon, le por-

trait de M. McGill, ex-maire de cette ville ;—que M. Wilson, après avoir sagement résilié ses fonctions le 19, se soit résolu à s'embarquer pour l'Angleterre, afin d'y troquer son épithète d'HONORABLE, contre le titre ronflant de SIR et BARONNET ;—que le 13, des ivrognes aient brutalement insulté, au théâtre, la troupe de musique du 26^e Camériens ;—que le lendemain pareils faits se soient renouvelés devant les portes de la caserne ;—que Lord Elgin, ayant terminé son pèlerinage pantagruélique à travers les Canadas, daigne aller faire antichambre au palais de St. James, pour solliciter meilleure sinécure, en faveur de l'habileté diplomatique qu'il a déployée lors du passage des deux chefs du parti “ Young America ” à Québec ;—que les banquets parlementaires ou autres finissent à cette époque en déluge alcoolique.

D'où nous concluons encore qu'il n'est pas surprenant que les nouvelles de ça et delà l'Atlantique ne présentent aucun intérêt ;—que si la guerre éclate—comme cela arrivera indubitablement—entre la Russie et la Turquie, il en résultera pour l'Europe entière et l'Amérique une commotion bien capable d'ébranler la vieille société sur ses bases vermoulues ;—que l'ancien monde se dépeuplera au grand avantage du nouveau, et enfin que la lutte ne sera pas seulement une lutte de nationalité contre nationalité, mais bien un conflit de principes contre principes, dont la portée est immense, le résultat incalculable.

L'ÉDITEUR-GÉRANT de la RUCHE LITTÉRAIRE,

G. H. CHERRIER.

LA RUCHE LITTÉRAIRE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est fixé :—

Pour le Canada et les États-Unis à.....7s 6d.

Pour l'Angleterre à..... 12s 6d.

Pour la France à..... 12 francs.

Les abonnés de France pourront toujours nous adresser le montant de leur souscription au moyen de timbres de poste.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire*, rue Ste. Thérèse, à Montréal.

Les manuscrits ne seront point rendus.

Des annonces seront reçues dans la *Ruche Littéraire*, à des prix très raisonnables. Cette publication est d'un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses.

CONDITIONS.— 1s. par ligne, pour l'année.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement PAYABLE D'AVANCE.

AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE

| | |
|--|-----------------------------|
| THOS.-ET. ROY..... | Québec. |
| J. GASPARD DUMOULIN..... | Trois-Rivières. |
| CHARLES GIRoux..... | Nicolet. |
| J. P. G. COUTU, N. P..... | Berthier. |
| LOUIS G. DE LORIMIER..... | L'Assomption. |
| ROMUALD ST. JACQUES..... | St. Denis. |
| GUILLAUME ST. JACQUES..... | St. Hilaire et Belœil. |
| ANTOINE MASSE..... | St. Philippe. |
| DR. A. DECOUAGNE..... | Lachine. |
| F. X. GIRARD..... | Varennés et Boucherville. |
| J. B. E. DORION..... | Avenirville, E. T. |
| P. GUITTÉ..... | St. Hyacinthe. |
| TOUSSAINT LEFEBVRE..... | Laprairie. |
| L. G. LACASSE..... | St. Jean. |
| ISIDORE TRAVERSY..... | Bytown. |
| MÉCHIN ET CIE., LIBRAIRES..... | New-York. |
| LE MESCHACÉBÉ, (Louisiane,)..... | St. J.-B. de la N.-Orléans. |
| AGENT DE L'Avant-Coureur..... | Donaldsonville (Louisiane.) |
| Mlle. JACOB, rue de Chabrol 10, à Paris..... | France. |

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES,

PAR

P. J. O. CHAUVEAU.

Prix 7s. 6d. broché, 10s. relié.

A vendre à la librairie ecclésiastique de J. M. Lamothe, rue Notre Dame; chez D. et J. Sadlier, coin des rues Notre Dame et St. François Xavier; B. Dawson, Place d'Armes; E. R. Fabre et Cie., rue St. Vincent; J. B. Rolland, rue St. Vincent; Z. Chapeleau, rue Notre Dame, et Beauchemin et Payotte, rue Paul, libraires.

On peut également se procurer chez les personnes ci-dessus nommées, *La Ruche Littéraire Illustrée*. Prix 20 sols par livraison, ou 7s. 6d. par année.

LE PERE TOM. ⁽¹⁾

CHAPITRE XXX.

LE MAGASIN D'ESCLAVES.

Un magasin d'esclaves ! Quelques-uns de nos lecteurs se font peut-être une horrible idée d'un pareil lieu ; ils se figurent un repaire effroyable, une caverne sombre, *monstrum informe, ingens, cui lumen ademptum* ; mais, de nos jours, les hommes ont appris à faire le mal avec grâce, sans choquer les yeux de la bonne société. La propriété humaine se vend bien ; on a donc soin de lui donner préalablement bon coucher et bonne table, pour la présenter à la vente dans tout son éclat. Un magasin d'esclaves, à la Nouvelle-Orléans, est une maison qui ne diffère pas essentiellement des autres ; elle est proprement tenue ; on y voit étalés au dehors, sous une espèce d'auvent, des hommes et des femmes, qui sont en montre comme échantillon. Un commis, plein de prévenances, vous invite à entrer, et vous trouvez dans l'intérieur du local une multitude de maris, de femmes, de frères, de sœurs, de pères, de mères, de jeunes enfants, vendus par lots ou séparément, à la volonté de l'acquéreur. Ces âmes immortelles, rachetées par le sang et les douleurs du fils de Dieu, peuvent être vendues, louées, engagées, échangées, pour de l'argent ou des denrées coloniales, selon les vicissitudes du commerce et le caprice du chaland.

Deux jours après la conversation de Marie et de miss Ophélie, les esclaves dont madame Saint-Clare voulait se défaire furent installés chez M. Skedggs, qui tenait un dépôt dans une rue de la Nouvelle-Orléans. Ils avaient presque tous des malles bien garnies de linge et de vêtements. On les fit coucher dans une vaste salle où étaient réunis d'autres hommes de tous les âges et de toutes les nuances de noir. Au moment où ils entrèrent, de bruyants éclats de rire annonçaient que l'insouciant assemblée se divertissait.

—Voilà comme sont toujours mes gens, dit M. Skedggs. Continuez, mes enfants, continuez. C'est Sambo, à ce que je vois, qui cause tout ce tapage.

C'était un nègre de haute taille, vif, d'une figure grotesque, et parlant avec volubilité, qui égayait ses compagnons par ses grossiers lazzis. Comme on se le figure aisément, Tom n'était pas d'humeur à prendre part à cette récréation. Il déposa sa malle aussi loin que possible du groupe et s'assit dessus, la face tournée du côté du mur.

Les marchands de chair humaine font des efforts consciencieux pour provoquer la gaieté de leurs noirs, afin de les empêcher de réfléchir. Depuis l'époque où l'esclave est vendu sur un marché du Nord jusqu'à celle où il arrive dans le Sud, on emploie tous les moyens imaginables pour le rendre insensible à sa condition. Le trafiquant compose sa bande dans la Virginie ou dans le Kentucky ; il la mène ensuite dans une ville dont l'air est salubre, souvent même aux eaux, afin de l'engraisser. Là, les nègres ont des vives en abondance ; on entretient parmi eux un violon, et on les fait danser tous les jours. Quiconque refuse de se divertir parce qu'il pense trop à sa maison ou à sa famille, est noté comme un sujet dangereux, et en butte à tous les mauvais traitements que peuvent lui infliger des bourreaux endurcis. On exige de tous les noirs, surtout quand ils sont observés, qu'ils paraissent aler-

(1) Voir *La Rucho Littéraire* des mois de Mars, d'Avril, de Mai, de Juin, de Juillet et d'Août.

tes et joyeux ; et ils s'y prêtent volontiers, soit dans l'espoir de trouver un bon maître, soit dans la crainte d'être torturés par celui qui les conduit, s'ils ne sont pas de défaite.

—Que faites-vous là ? dit Sambo en s'avancant vers Tom quand M. Skedggs fut parti ; vous réfléchissez ?

—Je vais être vendu demain aux enchères, répondit Tom avec tranquillité.

—Et celui-ci est de votre société ? ajouta Sambo en passant familièrement la main sur l'épaule d'Adolphe.

—Veuillez me laisser tranquille, dit Adolphe avec fierté.

—Ah ! mes amis, reprit Sambo en fixant le mulâtre, voici un modèle de nègre blanc ! Il est couvert d'odeurs ; il conviendrait à un marchand de tabac ! et suffirait pour parfumer toute la boutique.

—Retirez-vous ! s'écria Adolphe furieux.

—Comme les nègres blancs sont chatouilleux ! reprit Sambo en imitant d'une façon grotesque les manières d'Adolphe. Si j'en juge à vos grâces, vous étiez dans une bonne famille ?

—Oui, dit Adolphe, j'avais un maître qui aurait pu vous acheter tous... J'appartenais à M. Saint-Clare.

—Ma foi, reprit Sambo en faisant une grimace dédaigneuse, votre maître doit s'estimer heureux de se débarrasser de vous. On aurait dû vous vendre avec un lot de vieilles casseroles et de pots fêlés.

Adolphe exaspéré se jeta sur son adversaire en jurant et en distribuant des coups à droite et à gauche : le reste de l'assemblée éclata de rire, et le tumulte attira M. Skedggs.

—Qu'est-ce, enfants?... la paix ! dit-il en brandissant un long fouet.

Les nègres se dispersèrent en tous sens, à l'exception de Sambo, qui, en vertu de ses privilèges de bouffon autorisé, resta à sa place, enfonçant sa tête entre les épaules par un geste comique toutes les fois que le maître semblait le menacer.

—Ce n'est pas nous, maître ; nous sommes bien tranquilles ; ce sont les nouveaux venus qui nous ennuiant.

Le maître retourna sa fureur sur Tom et Adolphe, leur donna quelques gourmades, et sortit après avoir commandé à tous en général de se bien conduire et de dormir.

Pendant que cette scène se passait dans le dortoir des hommes, nos lecteurs peuvent être curieux de jeter un coup d'œil sur la pièce correspondante, qui était destinée aux femmes. Elles étaient étendues sur le sol dans diverses attitudes. Il y en avait de toutes les nuances, depuis le jais jusqu'au blanc, et de tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Ici, une jolie fille de dix ans, dont la mère avait été vendue la veille, se désolait de dormir sans sa compagne habituelle. Là, une négresse hors d'âge, dont les bras amaigris et les doigts calleux attestaient les longs travaux, attendait qu'on la vendit le lendemain comme article de rebut. Quarante ou cinquante autres gisaient ça et là, enveloppées de hardes ou de couvertures.

Dans un coin écarté sont deux femmes dont l'extérieur excite un intérêt tout particulier. L'une d'elles est une mulâtresse de quarante à cinquante ans, décemment vêtue, ayant les yeux doux et la physionomie prévenante. Elle est coiffée d'un turban fait avec un madras rouge de la plus belle qualité. Son costume, d'une étoffe choisie et bien ajusté, atteste que des mains attentives ont pris soin de sa toilette. Sa fille, âgée de quinze ans, est blottie auprès d'elle. Quoique plus blanche, l'enfant ressemble à sa mère. Ce sont

les mêmes yeux noirs et pleins de douceur, avec des cils plus longs, et des cheveux bruns plus abondants. Elle est aussi proprement vêtue ; ses mains blanches et délicates n'ont point connu les travaux serviles. Ces deux femmes, qu'on nomme Suzanne et Emmeline, doivent être adjudgées le lendemain, dans le même lot que les esclaves de Saint-Clare. Leur maître actuel est un citoyen de New-York.....

Suzanne et Emmeline avaient servi une aimable et pieuse dame de la Nouvelle-Orléans, qui les avait fait élever avec soin. On leur avait appris à lire et à écrire ; on leur avait enseigné les vérités de la religion, et leur sort avait été aussi heureux que possible. Mais le fils unique de leur protectrice avait l'administration des biens de sa mère ; il les avait compromis à force de négligences et de dépenses folles ; et un des principaux créanciers, le chef de la maison de B. . et compagnie de New-York, avait chargé un homme d'affaires de la Nouvelle-Orléans d'opérer une saisie. Les deux femmes, et quelques esclaves employés sur une plantation, composaient presque exclusivement la valeur réalisable. L'homme d'affaires le manda à ses commettants de New-York. B. ., qui habitait un Etat libre, éprouva quelques scrupules ; il ne se souciait pas de faire le commerce de chair humaine ; mais il avait trente mille dollars engagés, et c'était une somme trop considérable pour la sacrifier à un principe. Après avoir longuement délibéré et consulté ceux qu'il savait devoir être de son avis, B. . écrivit à son agent de terminer l'affaire comme il l'entendrait.

Le lendemain du jour où cette lettre arriva à la Nouvelle-Orléans, Suzanne et Emmeline furent envoyées au dépôt. Nous les distinguons à la clarté de la lune, dont les rayons pénètrent à travers la fenêtre grillée, et nous pouvons écouter leur conversation. Toutes deux pleurent, mais silencieusement, de peur d'être entendues l'une de l'autre.

—Ma mère, dit Emmeline en affectant du calme, appuyez votre tête sur mes genoux, et tâchez de dormir un peu.

—Je n'en ai pas le courage... C'est peut-être la dernière nuit que nous passons toutes deux !

—O mère, ne parlez pas ainsi !.. Peut-être nous vendra-t-on ensemble... Qui sait ?

—Si cela arrivait souvent, je dirais comme vous, Emmeline ; mais je crains de vous perdre, et je ne vois que le danger.

—Mais ma mère, l'homme a dit que nous avons bonne façon, et qu'on nous vendrait bien.

Suzanne se rappela avec un serrement de cœur les paroles et les actions de l'homme d'affaires. Il avait regardé les mains d'Emmeline, soulevé les boucles de sa chevelure, et déclaré que c'était une marchandise de première qualité. Suzanne avait reçu une bonne éducation, l'idée qu'on vendrait sa fille pour la condamner à une existence d'ignominie lui inspirait autant d'horreur qu'à toute autre mère chrétienne ; mais elle n'avait point d'espoir, point d'appui.

—Mère, nous nous placerons avantageusement, soyez-en sûre, vous comme cuisinière, moi comme femme de chambre ou couturière. Evitons de montrer de l'abattement, disons ce que nous savons faire, et nous réussirons.

—Demain matin, dit Suzanne, je déferai la frisure de vos cheveux.

—Pourquoi mère ? je ne serai plus aussi bien.

—Mais vous vous vendrez mieux.

—Je ne vois pas pourquoi.

—Des gens honorables vous achèteront plus volontiers si vous avez un air

de décence et de simplicité, que si vous cherchez à paraître belle. Je connais mieux que vous leur manière de voir.

— Comme vous voudrez, mère ! dit Emmeline.

— Si nous sommes destinées à ne plus nous revoir, si je suis emmenée dans une plantation et vous ailleurs, souvenez-vous des leçons qu'on vous a données dans votre enfance. Emportez avec vous votre Bible et votre recueil d'hymnes. Si vous êtes fidèle au Seigneur, il vous sera fidèle aussi.

Ainsi parlait cette femme au désespoir. Elle savait que le premier venu, fut-il le plus vil et le plus brutal des hommes, deviendrait le propriétaire de sa fille, pour peu qu'il eût de l'argent. Comment alors l'enfant se conserverait-elle pure et sans tache ? Et l'âtreignant dans ses bras, elle désirait qu'Emmeline eût moins de charmes, moins d'instruction, moins de principes. C'étaient autant de circonstances aggravantes. Mais elle n'avait d'autre ressource que de prier. Bien des prières semblables sont parties de ces dépôts d'esclaves, et Dieu ne les a pas oubliées, comme un jour à venir le prouvera ; car il est écrit : " Si quelqu'un corrompt ces innocents, il vaudrait mieux pour lui qu'il eût une meule suspendue au cou, et qu'il fût précipité dans les profondeurs de la mer. "

Les rayons de la lune dessinaient sur les corps des esclaves endormis l'ombre allongée des barreaux de la fenêtre. La mère et la fille chantèrent ensemble un hymne sauvage et mélancolique, sorte de chant funèbre très-répandu parmi les noirs :

On entendait gémir Marie ;
Mais où donc est-elle à présent ?
Dans la glorieuse patrie !
De ses pleurs la source est tarie ;
Elle a brisé son joug pesant.

Ces paroles, chantées par de douces voix avec l'accent du désespoir terrestre qui aspire après les célestes espérances, produisaient un effet pathétique dans la sombre enceinte du dépôt.

D'ennuis notre âme est pénétrée ;
Mais Paul et Silas, où sont-ils ?
Tous deux ont obtenu l'entrée
D'une bienheureuse contrée,
Loin des dangers et des périls.

Chantez, pauvres femmes ! la nuit est courte, et le matin vous séparera pour toujours !

Le jour se lève ; tout le monde est en mouvement. L'honorable M. Skedggs va et vient avec une infatigable activité, car il faut qu'il assortisse un lot pour les enchères. Il surveille la toilette des esclaves ; il les passe en revue une dernière fois avant de les envoyer à la bourse. Un rotin à la main, un cigare à la bouche, il inspecte avec soin sa marchandise.

— Qu'est-ce que cela ? s'écrie-t-il en s'arrêtant devant Emmeline ; où sont les boucles de vos cheveux ?

La jeune fille hésite et regarde timidement sa mère, qui répond :

— Je lui ai dit hier au soir de les défaire ; une chevelure lisse a quelque chose de plus convenable.

— Fadaise ! dit M. Skedggs en brandissant son rotin : allez vous friser de votre mieux ; dépêchez-vous, et que votre mère vous aide. Vos papillotes vous feront valoir cent dollars de plus.

Sous un dôme magnifique se promènent des hommes de toutes les nations foulant aux pieds des dalles de marbre. L'enceinte circulaire est garnie de tribunes, à l'usage des crieurs et des commissaires-priseurs. Quelques-uns de ces derniers sont déjà en place, et dans leur langage, moitié anglais, moitié français, ils s'efforcent d'exciter les enchères des amateurs. Au pied d'une tribune encore inoccupée est un groupe, où nous reconnaissons Tom, Adolphe, quelques autres esclaves de Saint-Clare, Suzanne et Emmeline. Ils attendent leur tour avec anxiété. Divers spectateurs, qui ne sont pas encore décidés à acheter, circulent autour du groupe, l'examinent, et font des commentaires sur chacun avec autant de laisser aller que des jockeys qui discutent les qualités d'un cheval.

— Holà, Alfred ! qui vous ramène ici ? dit un jeune élégant en frappant sur l'épaule d'un jeune homme mis avec recherche, qui observe Adolphe à l'aide d'un lorgnon.

— J'ai besoin d'un valet de chambre ; on m'a dit qu'on mettait en vente le lot de Saint-Clare, et j'ai presque envie d'acheter son domestique.

— Je me garderais bien d'acheter les nègres de Saint-Clare ! ils sont tous gâtés, insolents comme le diable !

— Peu m'importe, dit l'amateur ; si je m'en charge, je les aurai bientôt mis à la raison. Ils s'apercevront bientôt qu'ils n'ont plus à faire à ce monsieur Saint-Clare. Ma foi, j'achèterai ce garçon ; sa tournure me plaît.

— Il vous ruinera ; c'est un prodige, un extravagant !

— Il ne sera pas longtemps extravagant avec moi. Je l'enverrai de temps en temps à la Calebasse, où on le déshabillera de la tête aux pieds. Je vous dirai dans peu s'il n'a pas le sentiment de ses devoirs. Oh ! je le réformerai, vous verrez !

Cependant Tom cherche dans la foule celui qu'il s'estimerait heureux d'appeler son maître. Si vous vous trouviez jamais, monsieur, dans la nécessité de choisir entre deux cents personnes celle qui doit disposer absolument de votre sort, vous penseriez peut-être comme Tom, que bien peu sont faits pour vous inspirer assez de confiance. Tom a sous les yeux une multitude d'individus, les uns gros, les autres efflanqués, presque tous communs et grossiers. Ce sont des gens qui achètent des esclaves comme on achète des copeaux pour les mettre au feu ou dans un panier avec une égale indifférence. Tom voit beaucoup d'hommes de cette espèce, mais il ne trouve pas un Saint-Clare.

Au moment où la vente va commencer, un personnage trapu et musculeux se fraye un passage à travers la foule, avec l'activité d'un homme qui est tout à son affaire. Il s'approche des nègres et se met à les étudier en connaisseur. Dès que Tom l'a remarqué, il a conçu pour lui une horreur qui augmente quand il est à même de mieux l'examiner. La chemise de cet homme laisse sa poitrine à découvert. Il porte un pantalon râpé et moucheté de boue. Quoique de petite taille, il paraît de force herculéenne. Il a la tête ronde, de grands yeux gris clair ombragés d'épais sourcils jaunâtres, des cheveux roides comme des fils de laiton. Sa large bouche est dilatée par une chique dont il crache le suc avec une grande force d'expulsion. Ses grosses mains, velues, hâlées, sales et couvertes de taches de rousseur, sont garnies d'ongles longs et très-peu soignés. Cet homme procède sans façon à l'inspection du lot. Il saisit Tom à la mâchoire, lui ouvre la bouche pour lui examiner les dents, lui fait lever ses manches pour juger de la vigueur de ses muscles.

—Où avez-vous été élevé? dit-il après avoir regardé le nègre dans tous les sens.

—Je suis du Kentucky, monsieur.

—Qu'y faisiez-vous?

—Je gérais l'habitation de mon maître.

—Quelle blague! dit l'amateur, et il continua sa route.

En passant devant Adolphe, il lance sur ses bottes bien cirées une décoction de jus de tabac, lâche une expression de mépris et s'éloigne. Il s'arrête encore devant Suzanne et Emmeline, attire à lui la jeune fille; il lui passe ses mains crasseuses sur le cou et sur la poitrine, lui tâte les bras, lui regarde les dents, et la repousse vers sa mère, dont le visage exprime les souffrances qu'elle a éprouvées à chaque mouvement du hideux étranger.

Emmeline est effrayée et se met à pleurer.

—Taisez-vous, chipie! dit le commissaire-priseur; il ne s'agit pas de faire des grimaces; la vente va commencer.

La vente commence; Adolphe est adjugé pour une assez forte somme au jeune homme qui avait manifesté l'intention de l'acquérir. Les autres esclaves de Saint-Clare échoient à divers enchérisseurs.

—Ohé! c'est à vous, là-bas! entendez-vous? dit le commissaire-priseur à Tom.

Tom monté sur le tréteau et promène les yeux autour de lui. La voix du crieur, qui vante ses qualités en français et en anglais, le feu roulant des enchères émises dans les deux langues, tout se confond à ses oreilles en un brouhaha confus. Le marteau retentit; Tom entend la dernière syllabe du mot dollars prononcée par le commissaire-priseur. Son sort est fixé, il a un maître.

On fait descendre Tom de l'estrade; le personnage à tête ronde, dont nous avons parlé, le pousse rudement par les épaules en disant d'une voix rauque: Restez là.

La vente se poursuit; on continue à miser en français et en anglais. Le marteau retombe; Suzanne est vendue. En descendant de l'estrade, elle regarde tristement sa fille qui lui tend les mains; puis ses yeux se reportent avec désespoir sur celui qui vient de l'acheter. C'est un homme d'un âge mûr et d'une physionomie bienveillante.

—O maître, je vous en supplie, achetez ma fille!

—Je le voudrais, mais je crains de ne pas le pouvoir, répondit ce philanthrope contemplant avec intérêt la jeune fille, qui, placée sur l'estrade, regarde l'assistance d'un air effaré: le sang monte à ses joues habituellement pâles; ses yeux ont un éclat fiévreux; et sa mère se désole de la voir plus belle que jamais. Le commissaire-priseur comprend ses avantages; il fait en anglais et en français mélangé l'éloge de la marchandise, et les enchères s'élèvent rapidement.

—Je serai de moi mieux, dit le philanthrope; et il s'avance pour enchérir. En quelques instants, le prix qu'il peut mettre à Emmeline est dépassé; il se tait; le commissaire-priseur s'anime, mais l'ardeur des concurrents se calme. Bientôt il n'en reste que deux, un vieux membre de l'aristocratie orléanaise et l'individu à tête ronde. Le vieillard soutient la lutte en mesurant des yeux son adversaire; mais l'homme aux mains crasseuses a sur lui l'avantage de l'obstination et de l'argent. Le marteau tombe; la jeune fille appartient à ce dernier. Que Dieu la protège!

Son maître est M. Legree, qui possède une plantation de coton sur la

rivière Rouge. On la met dans le même lot que Tom et deux autres esclaves, et elle se retire en sanglotant.

Le philanthrope est contrarié ; mais pareille chose arrive tous les jours. On voit constamment à ces ventes des mères séparées de leurs filles ; c'est inévitable, etc., etc.

Et il s'éloigne, emmenant Suzanne d'un autre côté.

Deux jours après, l'homme d'affaires de la maison B. et compagnie, de New-York, envoyait leur argent. Au revers de cette traite, écrivons ces mots du grand caissier, auxquels tous devront rendre compte un jour : " Quand il fera une enquête sur le sang, il n'oubliera pas les cris des humbles. "



CHAPITRE XXXI.

La Traversee.

Tom était assis au fond d'un bateau qui remontait la rivière Rouge. Il avait des chaînes aux mains, des chaînes aux pieds, et des chaînes plus lourdes encore pesaient sur son cœur. Pour lui le ciel était sombre, sans lune et sans étoiles. Ses rêves ont passé comme passent devant ses yeux les arbres du rivage. Adieu le Kentucky, le foyer domestique, Chloé, Moïse et Pierre ! Adieu la maison Saint-Clare avec toute sa magnificence, les cheveux blonds d'Eva et ses regards de sainte ! Adieu ce maître si beau, si fier, si railleur, si insouciant en apparence, et si réellement généreux ! Les heures de bonheur se sont envolées, et que reste-t-il à leur place ?

C'est là une des plaies les plus cruelles de la servitude. Le nègre, qui sympathise et s'assimile si aisément avec tout le monde, après s'être développé au sein d'une famille distinguée, peut tomber entre les mains du plus vulgaire des hommes ; de même qu'un meuble qui a décoré un magnifique salon peut, quand il est endommagé, être relégué dans une taverne. La comparaison est au désavantage de l'homme ; la chaise ou la table qu'on transporte d'une résidence princière dans un bouchon est un objet purement inerte, mais l'homme sent sa dégradation. C'est en vain qu'une fiction légale le place au rang des choses mobilières ; on ne saurait atteindre son âme, non plus que la provision qu'elle a faite de tourments, d'espérance, d'amour, de devoirs et d'appréhensions.

M. Simon Legree, maître de Tom, avait acheté huit esclaves à la Nouvelle-Orléans. Il les emmena, enchaînés deux à deux jusqu'à l'endroit où stationnait le bateau à vapeur *le Pirate*, prêt à remonter la rivière Rouge. Après les avoir dûment embarqués, il les passa en revue ; et s'arrêtant devant Tom, qui avait été revêtu de ses plus beaux habits pour la vente, il s'exprima en ces termes :

—Levez-vous !

Tom se leva.

—Otez votre col.

Tom avait les mouvements embarrassés par ses fers. Simon Legree l'aïda, enleva brutalement le col, et le mit dans sa poche. Il fureta ensuite dans la malle de Tom, qu'il avait déjà saccagée préalablement. Il y prit une

vieille veste et un vieux pantalon que Tom endossait pour ses travaux d'écurie ; puis il ôta les menottes de l'esclave, et lui montrant un espace vide entre des ballots, il lui dit :

—Placez-vous là, et mettez ces hardes.

Tom obéit et revint au bout de quelques instants.

—Otez vos bottes, dit Simon Legree.

Tom se conforma à cette injonction.

—Mettez ça, ajouta Legree en jetant à Tom une paire de gros souliers.

Dans cette métamorphose rapide, Tom n'avait pas oublié de conserver sa Bible chérie. Bien lui en prit, car M. Legree, après lui avoir remis ses menottes, visita tranquillement les poches des habits que le noir avait quittés. Il en tira un foulard, dont il s'empara. Il regarda avec mépris diverses bagatelles que Tom avait gardées parce qu'elles avaient amusé Eva, et les jeta à l'eau par-dessus son épaule. En visitant de nouveau les poches, il trouva le recueil d'hymnes méthodistes que Tom y avait oublié.

—Hou ! c'est quelque livre de piété sans doute. Est-ce que vous appartenez à l'Eglise ?

—Oui maître, dit Tom d'un ton ferme.

Eh bien, ça ne vous durera pas longtemps ; je ne veux pas chez moi de ces nègres qui braillent, qui chantent et qui prient. Rappelez-le-vous, je suis votre église à présent ? Vous m'entendez ? vous aurez à m'obéir.

Il prononça ces mots en frappant du pied et en lançant au noir un regard de son œil gris.

Le noir garda le silence ; il y avait en lui quelque chose qui répondait ; Non ! Une voix invisible lui murmura cette vieille prophétie qu'Evangéline lui avait lui souvent ; " Ne crains rien, car je t'ai racheté ; je t'ai appelé de mon nom, tu es à moi. "

Simon Legree n'entendait aucune voix ; celle-là surtout devait toujours lui être inconnue. Il se contenta de regarder un moment la physionomie attristée de Tom, et emporta sur le gaillard d'avant la malle de l'esclave, où se trouvait une garde-robe bien montée. Il y fut environné d'individus qui se divertirent aux dépens des nègres prétentieux. Les habits et le linge furent vendus aux uns et aux autres, et l'on finit par mettre la malle vide en adjudication ; on trouva que la plaisanterie était d'autant meilleure que Tom suivait des yeux ses effets, qui se dispersaient. La vente de la malle couronna l'œuvre, et prêta à une infinité de saillies.

Cette petite affaire étant terminée, Simon retourna à sa propriété.

—Comme vous voyez, dit-il à Tom, je vous ai débarrassé d'un excès de bagages. Prenez grand soin de vos nouveaux vêtements ; il faut qu'ils vous durent, car vous n'en aurez pas d'autres avant longtemps.

Simon s'approcha ensuite d'Emmeline, qui était enchaînée à une autre femme :

—Eh bien, ma chère, dit-il en lui caressant le menton, êtes-vous de bonne humeur ?

Le regard d'effroi et d'aversion que lui lança la jeune fille n'échappa pas aux yeux de Simon, et il fronça le sourcil.

Ne faites pas la mijaurée ! il faut avoir l'air aimable quand je vous parle, entendez-vous ? Et vous, vieille peau jaune, ajouta-t-il en poussant la compagne d'Emmeline, n'ayez pas cette mine piteuse ! il faut que vous soyez de bonne humeur. Vous tous, regardez-moi bien face à face !

Comme par une sorte de fascination, tous les yeux se dirigèrent vers les siens.

—Maintenant, dit-il en étalant des mains qui ressemblaient au marteau d'un forgeron, vous voyez ces poings ? ils sont durs comme du fer, et faits pour exterminer les nègres. Il n'y en a pas un seul que je ne sois pas capable d'abattre d'un seul coup. Je me dispense de nourrir des inspecteurs, je suis mon inspecteur moi-même, et rien ne m'échappe. Il faut emboîter le pas dès que je parle. Voilà comment on doit se conduire avec moi. N'attendez pas de moi la moindre douceur ; je suis sans pitié.

Il avança le poing si près de la figure de Tom, que celui-ci cligna de l'œil et recula. Les femmes respiraient à peine, et toute la bande était plongée dans la stupeur. Cependant Simon tourna les talons et alla se rafraîchir à la buvette du bateau.

—Voilà comment je débute avec mes nègres, dit-il à un homme d'une tournure distinguée, qui avait entendu la précédente allocution ; mon système est de frapper d'abord un grand coup, afin qu'ils sachent à quoi ils doivent s'attendre.

—Vraiment ! dit l'étranger, le regardant avec la curiosité d'un naturaliste qui étudie quelque phénomène.

—Oni, c'est comme ça. Je ne suis pas de ces planteurs efféminés qui ont les mains blanches comme le lis, et qui se laissent tromper par des géranis. Tâtez mes articulations, voyez mes poings ; j'ai la chair dure comme de la pierre, et j'exerce mes forces sur les nègres.

L'étranger posa la main sur les bras de Simon, et dit avec simplicité :

—Vos muscles sont durs en effet, et je suppose que la pratique a rendu votre cœur pareil.

—Je puis m'en flatter, reprit Simon en riant. Tout ce qu'il y avait de doux en moi a disparu ; aussi personne ne me fait aller. Je ne me laisse point prendre aux jérémiades des noirs.

—Vous avez là un beau lot.

—C'est vrai, répondit Simon. Ce Tom est, m'a-t-on dit, un sujet rare ; je l'ai payé cher ; j'ai l'intention d'en faire un cocher ou un directeur de travaux. Son défaut est de vouloir être traité comme un nègre ne doit jamais l'être ; mais cette idée lui passera. La femme jaune me paraît un peu malade, mais je l'ai prise pour ce qu'elle vaut ; elle peut durer un an ou deux. Je ne suis pas d'avis d'épargner les nègres ; usez-les, et achetez-en d'autres, c'est moins embarrassant, et, au bout du compte, ça revient à meilleur marché.

Et Simon savoura à petits coups son verre d'eau-de-vie.

—Et combien durent-ils en général, demanda l'étranger.

—Je ne sais ; c'est suivant leur constitution : les gaillards robustes vivent six ou sept ans, tandis qu'en deux ou trois ans les faibles sont au bout de leur rouleau. Dans le commencement, j'essayais de les conserver, je les droguais lorsqu'ils étaient malades ; je leur donnais des draps et des couvertures ; mais c'était inutile. J'avais beaucoup de peine, et je perdais mon argent. Maintenant, malades ou bien portants, il faut qu'ils marchent. Quand un nègre est mort, j'en achète un autre. C'est plus commode et moins cher.

L'étranger s'éloigna, et alla s'asseoir auprès d'un jeune homme qui avait écouté la conversation avec une indignation mal contenue.

—Je vous prie, lui dit-il, de ne pas considérer cet homme comme le type des planteurs du Sud.

—Dieu m'en garde ! s'écria le jeune homme.

—C'est un vil misérable.

—Et pourtant vos lois lui permettent de disposer absolument du nombre d'êtres humains qu'il est à même d'acquérir ; et tout misérable qu'il est, vous ne sauriez soutenir qu'il est le seul de son espèce.

—C'est vrai, répartit l'étranger ; mais s'il est des planteurs barbares et brutaux, il en est d'autres pleins de bon sens et d'humanité.

—Je vous l'accorde, dit le jeune homme ; mais suivant moi, les maîtres humains sont responsables des excès commis par ces scélérats. Sans votre sanction, sans votre influence, tout le système ne durerait pas une heure de plus. S'il n'y avait que des maîtres comme celui-là ajouta-t-il, en montrant Legree, l'esclavage disparaîtrait. Ce sont vos sentiments généreux qui soutiennent et autorisent sa brutalité.

—Vous avez bonne opinion de moi, répliqua l'étranger en souriant ; mais je vous conseille de ne pas parler si haut, car il y a à bord de ce bateau des gens qui pourraient n'être pas aussi tolérants que moi.

Le jeune homme sourit à son tour, et tous deux se mirent à faire une partie de trictrac. Pendant ce temps une autre conversation avait lieu entre Emmeline et la mulâtresse à laquelle elle était accouplée ; naturellement elles échangeaient ensemble les détails de leurs aventures respectives.

—A qui étiez-vous ? dit Emmeline.

—Mon maître s'appelait Ellis ; il demeurait près de la levée. Vous avez peut-être vu sa maison ?

—Était-il bon pour vous ?

—Assez ; mais il tomba malade et changea tout à coup de caractère. Pendant six mois il ne laissa reposer personne. Il trouvait des défauts à tous ses esclaves, il ne pouvait en souffrir un seul. Il me faisait veiller toutes les nuits, et m'ayant trouvée un matin endormie, il fut si furieux qu'il jura de me vendre au maître le plus dur qu'il pourrait trouver. Pourtant il m'avait promis ma liberté quand il est mort.

—Avez-vous des amis ? demanda Emmeline.

—Mon mari est serrurier ; mon maître le louait habituellement au dehors. On m'a emmené si vite que je n'ai pas eu le temps de le voir. J'ai quatre enfans ; oh mon Dieu !

La mulâtresse se couvrit la figure avec les mains.

Il est naturel à quiconque entend un triste récit de chercher dans sa tête quelques paroles de consolation.

Emmeline avait envie de dire quelque chose, mais elle ne trouva rien.

De quoi aurait-elle parlé ? Toutes deux d'un commun accord évitaient de faire mention de l'homme horrible qui était devenu leur maître.

Les croyances religieuses nous soutiennent même aux jours les plus sombres. Membre de l'Église méthodiste, la mulâtresse était d'une piété peu éclairée, mais sincère. Emmeline avait été élevée avec plus d'intelligence, elle avait appris à lire, et à écrire, et connaissait les textes sacrés. Et cependant n'est-ce pas une trop cruelle épreuve pour les plus fermes chrétiens que de se voir en apparence abandonnés de Dieu, et sous le joug d'une violence sans fin ? A plus forte raison, une situation pareille n'est-elle pas de nature à ébranler la foi de pauvres et faibles femmes ?

Le bateau, portant son fret de douleurs, remonta le cours fangeux de la rivière Rouge.

Des yeux attristés suivirent les sinuosités monotones d'une berge escarpée et rougeâtre. Enfin on s'arrêta devant une petite ville où Legree débarqua avec sa bande.

CHAPITRE XXXII.

LIEUX SOMBRES.

Tom et ses compagnons se mirent péniblement en marche derrière une charrette où se tenait leur maître, et au fond de laquelle il avait placé les deux femmes avec des bagages. La route qui menait à la plantation était déserte et sauvage. Tantôt elle était bordée de pins dans lesquels murmurait la plainte du vent ; tantôt c'était une jetée en bois qui traversait d'immenses savanes. Du sol spongieux s'élançaient çà et là des cyprès chargés de mousses noirâtres ; de hideux reptiles rampaient au milieu des souches renversées qui pourrissaient dans l'eau. C'était un chemin que se décidait difficilement à suivre le voyageur à cheval, libre et la poche bien garnie ; mais l'aspect en paraissait cent fois plus triste et plus sauvage à l'homme condamné, que chaque pas éloignait des objets de son affection.

Simon seul semblait satisfait, et pour se reconforter, il avait de temps en temps recours à un flacon d'eau-de-vie qu'il portait dans sa poche.

—Enfants ! dit-il en se retournant vers les noirs qui le suivaient, chantez-nous quelque chose, allons !

Les esclaves se regardèrent les uns les autres ; le maître répéta :—Allons donc ! en faisant claquer son fouet, et Tom commença son hymne méthodiste :

Jérusalem, mon céleste séjour,
Illuminé de splendeurs infinies,
Ton nom m'est cher, je dois te voir un jour,
Et mes douleurs alors seront finies,
Jérusalem...

—Voulez-vous vous taire, vieux corbeau noir ? hurla Legree. Avons-nous besoin de votre infernal méthodisme ? Chantez donc quelque chose d'amusant !

Un autre esclave entonna une de ces chansons dépourvues de sens, qui sont en vogue parmi les nègres :

Maître passait son chemin
Hier sur la brune.
Il m'a vu prendre un lapin.
Voyez-vous la lune ?
Hi ! hi ! hi !
Il a ri !
Oh ! oh ! oh !
Yo ! yo ! yo !

Toute la bande répéta le refrain à pleins poumons, avec une gaieté forcée ; mais aucun soupir de désespoir n'aurait pu avoir une expression aussi douloureuse que les notes sauvages de ce chœur. On aurait dit que les captifs, contraints de taire leurs pensées, les enveloppaient de cette musique barbare, moyen étrange pour adresser leur prière à Dieu. Simon ne pénétra pas leurs secrètes intentions ; il comprit seulement que ses nègres étaient de bonne humeur, et il en fut enchanté.

—Eh bien, ma petite amie, dit-il à Emmeline en lui mettant la main sur l'épaule, nous voilà presque chez nous.

Les emportements de Legree épouvantaient Emmeline ; mais elle aurait mieux aimé être frappée que de sentir le contact de cette main caressante,

et d'entendre ces doucereuses paroles. Elle frissonna involontairement, et se serra contre sa compagne, comme si celle-ci eût été sa mère.

—Vous n'avez pas de boucles d'oreilles? reprit Legree en lui pinçant l'oreille entre ses doigts calleux.

—Non, maître, dit Emmeline d'une voix tremblante.

—Eh bien! je vous en donnerai une paire quand nous serons à la maison, si vous êtes bonne enfant. Il ne faut pas avoir peur de moi; je n'ai pas l'intention de vous faire trop travailler; vous aurez du bon temps avec moi, et vous vivrez comme une dame; mais il faut être bonne fille.

Legree avait passablement bu, et il était arrivé à un degré d'ivresse qui le disposait à se montrer gracieux.

Cependant on était en vue de la plantation. Elle avait appartenu autrefois à un homme riche et plein de goût qui avait consacré des sommes importantes à l'embellissement des jardins. Il était mort insolvable, et sa propriété avait été achetée par Legree, qui songeait exclusivement à en tirer des revenus. Elle avait cet aspect de désolation que donne toujours l'abandon quand il succède à des soins assidus. A la place d'un gazon ras, orné de bouquets d'arbres, croissait une herbe touffue émaillée de tessons, de pots cassés, de paille de maïs et d'autres immondices. Aux arbustes d'ornement avaient succédé des poteaux destinés à attacher les chevaux. Ça et là, quelques branches de jasmin et de chèvrefeuille entouraient une colonne renversée. Des parterres avaient été envahis par les mauvaises herbes, au-dessus desquelles quelques plantes exotiques levaient mélancoliquement leurs têtes éplorées. Les châssis de la serre étaient défoncés; on voyait encore sur les planches moisies des pots à fleurs abandonnés où des bâtons garnis d'étiquettes disaient le nom de la plante morte.

La charrette roula sur une allée jadis sablée, entre des arbres de la Chine, dont la forme gracieuse et le feuillage toujours vert semblaient seuls avoir résisté à la destruction, pareils à ces nobles esprits dont l'énergie ne se laisse pas abattre par le malheur.

La maison avait été construite dans le goût méridional; elle était environnée de galeries soutenues par des pilastres de briques. Toute sa magnificence était évanouie. Les volets des fenêtres, quand elles en avaient, se balançaient sur un seul gond. Le sol était jonché de vieilles lattes, de paille, de débris de caisses et de tonneaux. Trois ou quatre chiens à l'air féroce, réveillés par le bruit des roues, arrivèrent en grondant, et ils auraient dévoré tout le convoi sans les efforts de quelques domestiques en haillons.

—Vous voyez ce qui vous attend, dit Legree en caressant les chiens avec une évidente satisfaction. Ces bonnes bêtes sont dressées à traquer les noirs; elles vous avaleraient en une bouchée. Ainsi ne cherchez pas à vous évader.

Un nègre déguenillé, coiffé d'un chapeau sans bords, était venu avec empressement offrir ses services à son maître.

—Eh bien, Sambo, dit celui-ci, tout va-t-il bien à la maison?

—A merveille, maître.

—Quimbo, dit Legree à un autre noir qui s'efforçait d'attirer son attention, vous vous êtes rappelé ce que j'ai dit?

—Je n'y ai pas manqué.

Ces deux individus étaient les deux principaux personnages de l'habitation. Legree les avait exercés à la cruauté avec autant de soin que ses bouledogues, qu'ils étaient parvenus à égaler. On a remarqué souvent que les régisseurs noirs étaient plus tyranniques et plus impitoyables que les

blancs ; mais il ne faut pas tirer de ce fait une conclusion défavorable à la race africaine ; il prouve seulement qu'elle a été plus avilie et plus dégradée que la race blanche. Les esclaves noirs ressemblent à tous les opprimés de la terre, ils sont tyrans toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion.

Comme certains potentats dont parle l'histoire, Legree gouvernait par l'antagonisme des forces. Sambo et Quimbo se détestaient cordialement ; tous les employés de la plantation se détestaient de même, et en les faisant agir les uns contre les autres, il était sûr d'être informé de tout ce qui se passait dans la place.

Il est impossible de se passer absolument de relations sociales. Legree tolérait qu'il existât entre ses deux satellites une certaine familiarité, qui n'était pas sans danger ; car, au moindre signe du maître, l'un était toujours prêt à être, aux dépens de l'autre, le ministre de sa vengeance. Ces deux individus avaient de gros traits, de grands yeux farouches, une voix gutturale qui ressemblait au rugissement d'une bête fauve. Leurs vêtements en lambeaux étaient parfaitement en accord avec l'aspect général du lieu.

—Sambo, dit Legree, emmenez ces gens au quartier ; voilà une femme que j'ai achetée pour vous. Vous savez que j'avais promis de vous en rapporter une. Et il poussa du côté de Sambo la mulâtresse qui avait accompagné Emmeline.

—O maître, j'ai laissé mon mari à la Nouvelle-Orléans.

—Eh bien ! est-ce qu'il ne vous en faut pas un ici ? Que venez-vous me chanter ? Décampez !

Legree leva son fouet ; puis se retournant vers Emmeline, il lui dit :—Allez, madame, entrez avec moi.

En ce moment une figure noire apparut à la fenêtre de la maison, et quand Legree ouvrit la porte, une voix de femme irritée se fit entendre. Legree répondit d'un ton aigre : Taisez-vous ! j'agirai avec vous tous comme il me plaira. Ces mots frappèrent Tom, qui avait suivi Emmeline avec intérêt ; mais il n'eut pas le temps d'y réfléchir, car on se mettait en route pour le quartier.

Le quartier, situé à quelque distance de la maison, était une espèce de rue bordée de huttes grossièrement construites. Tom se sentit défaillir en les voyant. Il s'était flatté de l'espoir d'avoir une cabane simple, à la vérité, mais propre et tranquille, avec une planche pour déposer sa Bible, et un réduit pour se recueillir après les heures de travail. Il examina l'intérieur de plusieurs habitations ; elles étaient entièrement nues, et n'avaient pour meubles qu'un monceau de paille étalé sur le sol.

—Où vais-je loger ? dit Tom à Sambo.

—Je ne sais ; je suppose qu'il y a encore de la place dans la hutte que voici. Il y a des tas de noirs dans chacune de ces masures, et je me demande comment on s'y prendra pour y en fourrer d'autres.

Le soir, à une heure avancée, les habitants du quartier, hommes et femmes, regagnèrent leur gîte à pas lents. Ils portaient des vêtements sales et déchirés ; ils avaient l'air sombre, et semblaient peu disposés à faire bonne mine aux nouveaux venus. Les bruits qui partaient du hameau n'avaient rien d'attrayant. Des voix rauques et enrouées semblaient rivaliser d'aigreur avec les moulins à bras, où l'on broyait leur portion de maïs pour en faire des galettes, leur unique souper. Depuis la pointe du jour, ces esclaves étaient aux champs, sous le fouet des inspecteurs ; car on était au plus fort de la récolte, et Legree, quoiqu'il ne voulût d'habitude s'en rapporter qu'à lui, ne négligeait aucun moyen pour obtenir de ses nègres tout le travail dont

ils étaient capables.—Mais dira quelque oisif, il n'est pas pénible d'éplucher du coton.—Vraiment ! il n'est pas pénible non plus de recevoir une goutte d'eau sur la tête ; et pourtant une des plus cruelles tortures de l'inquisition, était de laisser tomber, à des intervalles déterminés, une goutte d'eau sur la tête du patient. Le travail le moins fatiguant en soi-même devient insupportable quand on le poursuit sans cesse avec une invariable monotonie, sans possibilité de s'y soustraire.

Dans le troupeau qui défilait devant lui, le père Tom chercha vainement une physionomie prévenante. Les hommes étaient mornés, abrutis, les femmes débiles et découragées ; souvent celles-ci n'avaient rien de leur sexe : elles étaient au niveau de leurs compagnons. Tous ces êtres humains, traités comme des bêtes, n'avaient plus que des instincts animaux. Leur maître n'en attendait, n'en désirait aucun effort vers le bien ; ils ne vivaient que pour satisfaire et imiter un égoïsme effréné, qui sacrifiait la faiblesse à la force. Pendant toute la soirée, on entendait bruire des moulins ; ils étaient en très-petit nombre comparativement à la masse des consommateurs. Les plus vigoureux travaillaient d'abord à moudre leur provision, et cédaient ensuite la place aux plus faibles et aux plus fatigués.

Sambo avait emmené avec lui la mulâtresse. Il jeta devant elle un sac de maïs en lui disant :—Comment vous nommez-vous ?

—Je m'appelle Lucie.

—Eh bien ! Lucie, vous êtes ma femme à présent. Il s'agit de moudre ce maïs et de me préparer à souper. Vous comprenez ?

—Je ne suis pas votre femme, et je ne veux pas l'être ! s'écria la mulâtresse animée du courage du désespoir.

—Vous voulez donc que je vous assomme ? dit Sambo en faisant un geste menaçant.

—Vous pouvez me tuer ; le plus tôt sera le mieux ! Je voudrais être morte.

Quimbo travaillait au moulin, d'où il avait chassé plusieurs femmes qui attendaient un moment favorable pour moudre leur blé. Il entendit ce colloque et s'écria :

—Holà, Sambo ! je dirai à votre maître que vous fatiguez inutilement ses femmes.

—Et moi, je lui dirai que vous ne les laissez pas approcher des moulins, vieux noir ! Prenez votre rang.

Une journée de marche avait aiguisé l'appétit du père Tom ; il était près de se trouver mal, faute de nourriture.

—Voilà pour vous, lui dit Quimbo en lui jetant un sac de maïs ; ménagez-le, car vous n'en aurez pas d'avantage cette semaine.

Il était tard lorsque Tom put trouver une place aux moulins. Touché de l'accablement de deux femmes qui essayaient de moudre leur grain, il se chargea de leur besogne, réunit les derniers charbons d'un feu presque éteint, et fit cuire des galettes pour elles ; puis il s'occupa de son souper. C'était une nouveauté dans ce séjour funèbre qu'un acte de charité, quelque insignifiant qu'il fût. Les deux femmes en furent touchées ; une expression de reconnaissance rayonna sur leurs visages endurcis. Elles l'aiderent à préparer son repas, et Tom s'assit avec elles auprès du feu ; puis il prit sa Bible, car il avait besoin de consolation.

—Qu'est-ce que cela ? dit l'une des femmes.

—Une Bible, répondit Tom.

—Bon Dieu ! je n'en ai pas vu une seule depuis que j'ai quitté le Kentucky.

—Vous avez été élevée dans le Kentucky ? reprit Tom avec intérêt.

—Oui, et bien élevée, je m'en vante. Je ne croyais pas être jamais réduite à cet excès de misère.

—Qu'est-ce que ce livre ? dit l'autre femme.

—Mais, la Bible.

—Qu'est-ce que cela ? reprit-elle.

—Vous n'en avez jamais entendu parler ? reprit la première femme : moi, quand j'étais dans le Kentucky, j'entendais parfois ma maîtresse en lire des passages. Mais ici, on n'entend que des jurons et de mauvais propos.

—Lisez-en un morceau, dit la seconde femme avec curiosité.

Tom lut : " Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes lourdement chargés, et je vous donnerai le repos. "

—Ce sont de bonnes paroles, reprit la seconde femme ; qui les a prononcées ?

—Le Seigneur.

—Je voudrais savoir où il est, dit la seconde femme, j'irais le trouver. Oh ! j'ai grand besoin de me reposer ! Tout le corps me fait mal ; je tremble du matin au soir, et Sambo me bourre sans cesse, parce que je n'épluche pas assez vite. Le soir, il est souvent plus de minuit quand je parviens à souper ; et j'ai à peine fermé l'œil que j'entends le son du cor et qu'il faut se lever. Si je savais où est le Seigneur, j'irais lui conter ça.

—Il est ici, il est partout, dit Tom.

—Allons donc ! vous ne me ferez jamais croire ça. Je sais que le Seigneur n'est pas ici. Il ne faut pas nous dire de ces choses-là. Adieu, je vais me coucher et tâcher de dormir.

Les femmes entrèrent dans leurs cases, et Tom resta seul devant le feu, dont les dernières lueurs se reflétaient en rouge sur son visage.

La lune se levait dans un ciel empourpré. Calme et silencieuse, elle semblait avoir des yeux pour regarder le nègre solitaire qui était assis, les bras croisés, la Bible sur ses genoux.

Dieu est-il ici ? . . . Ah ! comment est-il possible à des cœurs ignorants de garder leur foi inébranlable en face de tant d'infamies ? Le cœur de Tom était bouleversé. Le sentiment de ses griefs, la perte de toutes ses espérances, la perspective d'un avenir de misères, tout l'accablait à la fois. Il était comme le marin qui va se noyer, et autour duquel les lames roulent des cadavres d'amis. Était-il facile de croire dans ce séjour funèbre le grand mot d'ordre de la foi chrétienne, à savoir que Dieu est partout, et qu'il veille sur ceux qui l'imploront ?

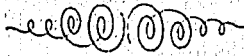
Tom se leva découragé, et entra dans la case qui lui avait été indiquée. Le sol était déjà couvert de dormeurs, dont l'haleine viciait l'atmosphère. Tom hésita à entrer ; mais il était las, et l'abondante rosée de la nuit le glaçait. Il s'enveloppa dans un lambeau de couverture, s'étendit sur la paille et s'endormit. Il se revit dans ses rêves, assis sur un banc de jardin, au bord du lac Pontchartrain. Evangéline, les yeux gravement baissés, lui lisait ce verset : " Quand tu passeras au milieu des eaux, je serai avec toi, et les rivières ne t'inonderont pas. Quand tu passeras à travers le feu tu ne seras pas brûlé, et les flammes ne s'attacheront pas sur toi ; car je suis le Seigneur ton Dieu, le saint d'Israël, ton Sauveur. "

Peu à peu ces paroles semblèrent se confondre dans une musique céleste. L'enfant leva les yeux et les fixa avec tendresse sur le noir, dont leurs rayons ardents ranimèrent le cœur ; puis, comme si elle se fût envolée avec les sons de l'harmonie divine, elle s'éleva sur des ailes brillantes d'où tombaient com-

me des étoiles des étincelles d'or. Tom se réveilla. Était-ce un rêve ? Prenons-le pour tel ; mais ne peut-on pas croire que la jeune fille, qui avait consacré sa vie à consoler les malheureux, accomplissait encore cette mission après la mort ?

Il est doux de penser qu'en des songes étranges,
Lorsque sous les chagrins nous sommes affaissés,
Errent autour de nous, sur les ailes des anges,
Les purs esprits des trépassés.

(La suite au prochain numéro.)



185

LA CONFESSION DU FOU.



“ J'aimai, je fus aimé ! ” c'est assez pour ma tombe !
Qu'on y grave ces mots et qu'une larme y tombé.
(De Lamartine.)

Il faut partir, il faut quitter la terre !
La mort étend son voile sur mes yeux ;
De mes péchés, absolvez-moi, mon père,
Afin qu'ils soient oubliés dans les cieux !
Ciel ! la raison qui m'est soudain rendu !
Car je l'avais perdue ;
On m'avait enfermé :
Je devins fou pour avoir trop aimé !



C'était au bal ! mon Dieu, qu'elle était belle !
Une voix d'ange, un sourire divin !
Toute la nuit je ne rêvai que d'elle ;
Je la revis au bal le lendemain,
Mon père, alors, je fis un aveu tendre ;
Elle daigna l'entendre,
Mon cœur fut enflammé :
Quo j'ai souffert pour avoir tant aimé !



Rêve brillant que le réveil emporte,
Notre bonheur s'enfuit et sans retour ;
Elle oublia !... mais, silence !... elle est morte !
Je la rejoins au céleste séjour !
Mon père, adieu ! bénis ma dernière heure,
Car il faut que je meure :
Mon cœur est consumé :
Hélas ! je meurs pour avoir trop aimé !

GEORGES de B...

(Montréal, Août, 1853.)

LE CADRAN SOLAIRE.

FOLIE.—VAUDEVILLE EN UN ACTE.

" HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE! "

PERSONNAGES :

COQUARD.—Ex-épiciier, *commandant de la garde nationale de Don-le-Roy.*

SIMONIN.—Maître d'école, *personnage pédantesque.*

GERTRUDE.—Ancienne cantinière, *gouvernante de Coquard.*

THURIGNY.—Jeune avocat de Don-le-Roy.

Le théâtre représente un grand salon de province ; meubles ordinaires, deux portes latérales ; une porte au fond ; une table, des chaises, une pendule, &c. ; au fond, un placard rempli de verres, de bouteilles, &c.

SCÈNE Ière.

GERTRUDE seule, *époussetant les meubles avec un plumeau.*

Et dire qu'il y a bientôt trois ans que j'ai quitté le 4^e Hussards, le plus beau régiment de France, où j'étais cantinière, pour devenir la gouvernante de M. Coquard, épiciier en retraite de la bonne ville de Don-le-Roy : oui, oui, trois ans ! ah ! mille bombes ! comme le temps passe vite. (*Elle s'arrête.*) Je m'étais dit : "Gouvernante d'un vieux garçon, c'est comme qui dirait maîtresse... absolue ; on mène ça tambour battant comme un vieux maréchal-des-logis mène un peloton de recrues," et comptant là-dessus, je m'étais forgé un petit avenir délicieux ; mais qui compte sans son hôte compte deux fois, comme dit le proverbe. Ne voilà-t-il pas qu'un beau matin il prend fantaisie à M. Coquard de se marier : il a la chance de trouver femme jeune et belle ! quand je dis la chance, je ne sais trop si elle est bonne ou mauvaise. Coquard est-il plus que moi, Gertrude ? De gouvernante, je deviens simplement femme de confiance ; je descends d'un grade ; je passe au second rang ; je dégingole comme un tourlourou sans capacité : c'est désolant, parole d'honneur !—Et pourtant, après tout, j'aurais tort de me plaindre bien haut, car enfin, c'est bien moi qui gouverne à-peu-près seule ici. Madame lit des romans, du matin au soir et quelquesfois même du soir au matin, et se soucie du ménage comme moi du grand Turc. Quand à M. Coquard, depuis qu'il est nommé commandant de la garde nationale, il n'a plus qu'une idée fixe : celle d'apprendre l'exercice et c'est moi qu'il a choisie pour être son brigadier instructeur ; de sorte que je me trouve le brigadier du commandant, c'est-à-dire à-peu-près Colonelle ; certes ma position est très-honorable, comme dit M. Simonin, le maître d'école, mon adorateur, l'adorateur de mon crépuscule. Oh ! là, là ! si le sensible magister m'avait connue à seize ans ! ! !

AIR :—*La calacoua.*

Je possédais dans mon jeune âge
Des trésors maintenant flétris ;
De mes appas sous mon corsage,
Il ne reste que les débris.
J'avais aussi taille parfaite,
De jolis bras fermes et ronds ;
Des cheveux blancs,
Des yeux fripons,
La jambe fine et les deux pieds mignons ;
Et j'aurais fait tourner la tête
A dix régiments de dragons.

(*Parlant.*) Mon Dieu, oui, et à tous les maîtres d'école du Berry par dessus le marché. Il fallait me voir les dimanches sur la pelouse verte, courir, sauter, danser. Rien que de penser à ces beaux jours passés, je me sens rajeunir de dix ans ! (*Elle danse.*)

Maman me défendait la danse,
Et souvent tout bas me disait :
Au bal, on perd son innocence ;
Mais quand le dimanche arrivait,
A danser j'étais toujours prête,
Longtemps avant les violons.
Mes cheveux blancs,
Mes yeux fripons,
Ma jambe fine et mes deux pieds mignons
Auraient bien fait tourner la tête
A dix régiments de dragons.

Règle générale : toutes les mamans sages et prudentes défendent à leurs filles de danser : mais il faut convenir que celles-ci ne tiennent aucun compte de la défense et n'en dansent qu'avec plus d'acharnement. Il est si doux de faire ce qui est défendu ; le charme est doublé. Il me souvient que, quand j'étais petite fille, un jour au catéchisme, M. le curé me dit comme cela :—Gertrude, sais-tu pourquoi notre mère Eve a désobéi à Dieu en mangeant la pomme ?—Oh ! que oui, M. le curé, je le sais : c'est parce que Dieu lui avait défendu de la manger, répondis-je, et M. le curé se mit à rire de tout son cœur, le saint et digne homme, dont j'aurais sans-doute mieux fait de suivre plus strictement les sages conseils :

Souvent il me disait : " Ma chère,
Cachez mieux vos mollets que ça."
Mais en sortant du presbytère
Je chantais : tradéridéra !
Quand on a la jambe bien faite,
On peut lever ses cotillons,
Mes cheveux blancs,
Mes yeux fripons,
Ma jambe fine et mes deux pieds mignons
Auraient bien fait tourner la tête
A dix régiments de dragons.

Enfin, voyez un peu la belle affaire que de laisser voir un coin de sa jambe ! Ne faudrait-il pas mettre un pantalon par exemple, comme ces belles dames à qui la nature a octroyé des flûtes en guise de mollets ! excusez ! pour moi, quand je vois une femme en pantalon, je ne puis m'empêcher de penser à ces poules de petite espèce, qui ont des plumes presque sur les ergots, et ne marchent qu'avec beaucoup d'embarras et de difficulté. Certes le colonel Bernard était un homme d'esprit. Je me souviens toujours qu'un matin, à la porte de la caserne d'Amiens, où nous étions en garnison, il me disait : " Ah ! mille tonnerres, Gertrude, vois donc ces petites bourgeoises qui aiment mieux ramasser la boue des rues que de relever un coin de leur robe ; si j'avais une femme comme cela, morbleu ! je la

mettrais bien au pas, moi ! ” Pauvre colonel ! il est mort l’an dernier, et moi, me voilà vieille fille ! Mais bah ! tant pis ! Au reste, je n’ai rien à regretter ; j’ai bien employé ma jeunesse ; et si c’était à recommencer.....

Aujourd’hui si, par sa baguette,
 Quelque magicien me rendait
 Tous les trésors que je regrette,
 Comme autrefois on me verrait :
 Amoureuse et franche grisette,
 Les gaspiller et sans façons ;
 Mes cheveux blonds,
 Mes yeux fripons,
 Ma jambe fine et mes deux pieds mignons
 Feraient encor tourner la tête
 A dix régiments de dragons.

(*Regardant la pendule.*) Ah ! mon Dieu ! Dix heures et demie, et c’est à onze que je dois donner ma leçon à M. Coquard. (*Elle range les chaises.*)

SIMONIN, *en dehors.*

Je n’en sais rien !..... il ne marque plus !

GERTRUDE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! voilà M. Simonin. Je suis sûre qu’il parle de son cadran solaire !

SCÈNE II.

SIMONIN, GERTRUDE.

SIMONIN, *entrant.*

Ah ! Mademoiselle Gertrude que de chagrins amers et de tribulations sont répandus dans le sentier raboteux de la vie humaine !

GERTRUDE.

Qu’avez-vous donc, M. Simonin ? vous paraissez tout.....

SIMONIN, *vivement.*

Tout bouleversé, n’est-ce pas ?

GERTRUDE.

Oui ! c’est cela, tout bouleversé.

SIMONIN.

C’est qu’en effet je le suis et d’une manière.... pyramidale.

GERTRUDE.

Et pourquoi cela ?

SIMONIN.

Pour bien des raisons, allez, adorable Gertrude ! D’abord figurez-vous que je ne puis faire un pas dans la rue sans rencontrer quelque badaud, quelque sot bête qui me demande l’heure qu’il est. A l’instant même, en sortant de chez moi, je trouve à sa porte Mme. Tourtereau, avec son air de colombe, qui me dit, d’une voix perfidement équivoque ; la Ste. Nitouche qu’elle est : M. Simonin, quelle heure est-il, s’il vous plait ?—Je, lui réponds avec la dignité qui me caractérise : Je l’ignore, Madame !—Mais votre cadran, reprend-elle ?—Il ne marque plus, Madame ! —Pourquoi ne marque-t-il plus ?—Pourquoi ? Pourquoi ? C’est précisément ce que j’ignore, femme astucieuse !

GERTRUDE.

Sans doute, et après?

SIMONIN.

Là-dessus je m'esquive indigné. A peine avais-je fait quinze pas, que j'aperçois M. Ducros qui me crie de sa voix de stentor et de butor : M. Simonin quelle heure est-il ? La voiture de Bourges passe à dix heures ; j'attends mon journal ; je crois qu'elle est en retard.—Je ne sais pas monsieur Lombard !—Mais votre cadran ? Il ne marque plus !—Pourquoi ne marque-t-il plus ?—Bref, je m'esquive une seconde fois plus indigné que la première..... enfin en arrivant ici, on me crie encore : votre cadran ? toujours mon cadran ?—Est-ce ma faute à moi, s'il s'obstine à ne plus marquer ce cadran maudit ? Je voudrais que le diable l'emportât, cela m'épargnerait au moins dix ans de purgatoire ! après tout, que ceux qui ont besoin de savoir l'heure, achètent des montres ! Ils attendent tous quelque chose ! hé bien ! moi je n'attends rien et voilà ! (*Il s'assied.*)

GERTRUDE.

Hé bien ! vous avez du bonheur, vous, M. Simonin de n'attendre rien.

SIMONIN.

Du bonheur, moi, Mademoiselle ! vous en parlez à votre aise !

GERTRUDE.

Dame ! puisque vous n'attendez rien.

SIMONIN.

Savez-vous que le bonheur est une chose que les plus grands philosophes ne sont point parvenus à définir rigoureusement et que l'immortel Voltaire même, ce génie universel qui.....

GERTRUDE.

Je me moque bien de tous vos philosophes, avoir du bonheur, c'est être heureux et voilà tout !

SIMONIN.

AIR : *Mon âme.* (De Béranger.)

Etre heureux, c'est, nous dit Voltaire,
 Trouver au total de nos jours,
 Plus de plaisir que de misère,
 Et des heures pour les amours. (*bis.*)
 Mais d'autre part on lit dans l'évangile,
 Que bien heureux sont les pauvres d'esprit.

Qu'en dites-vous ?

GERTRUDE.

Ma réponse est facile, }
 Le bonheur est, mon cher, sous votre habit. } *bis.*

SIMONIN.

Ainsi donc, bien sérieusement, Mlle. Gertrude, vous me croyez heureux ?

GERTRUDE.

Bien sérieusement ! d'autant plus que je ne vois pas ce qui peut vous empêcher de l'être !

SIMONIN.

Alors, vous êtes dans une erreur...incommensurable. (*Frappant sur son front chauve.*) Cette calvitie anticipée n'est pas dans l'ordre naturel des choses. Ces rides qui sillonnent mon front et ma joue, ne sont pas les traces du bonheur; elles y ont été creusées par l'aiguillon terrible des chagrins; par les griffes inflexibles de la douleur: ha! les chagrins, voyez-vous, Gertrude, ils m'ont suivis ici-bas comme mon ombre. Quant au bonheur, hélas! il m'a fui comme la douce et innocente gazelle du désert fuit le tigre altéré de sang; (*Déclamant.*) comme l'hirondelle fuit nos climats à l'approche des hivers; (*Avec emphase.*) comme l'alouette chanteuse fuit la serre de l'épervier vorace; comme...

GERTRUDE, *riant.*

Comme le soleil fuit votre cadran solaire!

SIMONIN.

Précisément, femme admirable! ce que vous dites-là dénote une profonde connaissance du cœur humain!

GERTRUDE.

Je ne me croyais pas si savante, en vérité. (*A part.*) Je crois qu'il perd la tête!

SIMONIN.

Avec cette différence pourtant que le tigre attrape quelquefois la gazelle, que l'épervier attrape souvent l'alouette et que je n'ai jamais attrapé le bonheur, moi.

GERTRUDE.

Parce que vous n'avez point couru assez vite: vous n'avez été qu'au pas ordinaire, quand il fallait aller au pas accéléré ou au pas gymnastique. Voilà ce que c'est que de n'avoir pas appris l'exercice! Un homme qui ne connaît pas l'exercice ne peut être heureux!

SIMONIN.

Ce que vous dites là me paraît très logique. J'y réfléchirai sérieusement. (*S'grattant l'oreille.*) Je crois que l'immortel Voltaire n'a jamais envisagé la question sous ce point de vue.

GERTRUDE.

Voyons, M. Simonin, laissez Voltaire tranquille, et puisque vous avez des chagrins, racontez-les moi; cela m'amusera.

SIMONIN, *à part.*Ah! ah! nous y voilà. (*Haut.*) Vous le désirez?

GERTRUDE.

Sans doute!

SIMONIN.

Hé bien! c'est que.....c'est que.....j'aime!

GERTRUDE.

Votre prochain comme vous-même?

SIMONIN.

Non! une femme et plus que moi-même!

GERTRUDE.

Ah ! ah ! je comprends, vous êtes amoureux !

SIMONIN.

Je suis même très amoureux.

GERTRUDE.

A votre âge..... c'est un peu tard !

SIMONIN.

Mieux vaut tard que jamais ! Je n'ai pas aimé à vingt ans : j'aime à quarante, cela revient au même !

GERTRUDE.

Pas tout-à-fait ! la saison est passée !

SIMONIN, *avec chaleur.*

Il n'y a point de saison qui fasse, quand le pommier de nos champs ne fleurit pas au printemps, il fleurit en automne. Quand le grain que l'on sème en terre, ne germe pas dans le cours de l'année, il germe l'année suivante; car, voyez-vous, Gertrude, tout grain doit germer, tout arbre fleurir, tout homme aimer !.....

GERTRUDE.

De sorte que vous aimez !

SIMONIN.

Oh ! oui, oui, j'aime ; mais hélas ! je ne suis pas aimé !

GERTRUDE.

Vraiment !....

SIMONIN, *avec emphase.*

Mon amour est comme un rayon de lumière lancé dans l'espace, et perdu dans l'immensité, parce qu'il ne rencontre aucun corps qui le réfléchisse. Mon rêve de bonheur ne sera qu'un rêve ! la félicité que j'avais espérée ne se réalisera jamais !

GERTRUDE.

En vérité, je ne vous comprends pas.

SIMONIN.

Et vous ne m'avez jamais compris, insensible créature ! c'est là ce qui fait mon désespoir. (*Lui prenant la main.*)

AIR : *Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans.*

Puisque l'amour est une loi suprême
A qui Dieu veut que nous soyons soumis,
Puisqu'ici bas, il faut que chacun aime ;
Moi je vous aime, enfin je vous le dis :
Oui, je vous aime ! et ma grande tristesse,
Ce qui remplit tous mes jours de chagrin,
C'est de vous voir dédaigner ma tendresse :
Oh ! dites-moi, comprenez-vous, enfin ? (*bis.*)

GERTRUDE, *riant.*

Oui, je comprends que vous m'aimez, et cela me fait bien plaisir !

SIMONIN, *avec surprise.*

Comment ! Est-ce que vous ne vous fâchez point ? (*A part.*) Moi qui craignais...

GERTRUDE.

Me fâcher, moi, parce que vous m'aimez... ah ! ah ! il n'y a pas de quoi ! si je m'étais fâchée chaque fois que l'on m'a dit : " Gertrude, je t'aime ou je vous aime, " je me serais fâchée bien des fois dans ma vie.

SIMONIN.

Ainsi, vous consentez ?.....

GERTRUDE.

A me laisser aimer ! mais certainement, mon cher M. Simonin, par vous et..

SIMONIN.

Et à m'aimer, n'est-ce pas ?

GERTRUDE.

Oh ! pour cela, je ne consens à rien ! Etre aimée est facile ; aimer, c'est autre chose, nous verrons cela plus tard !

SCÈNE III.

COQUARD, SIMONIN, GERTRUDE.

SIMONIN, *à part.*

Me déranger au moment le plus.... intéressant, cet homme n'a pas le sens commun. (*Haut.*) Ah ! bonjour, mon ami Coquard.

COQUARD.

Ce cher Simonin.... (*Ils se donnent la main.*) et quelles nouvelles, voyons un peu vous qui lisez les journaux ?..... Mais, mon Dieu, qu'avez-vous ? Vous paraissez tout étrange ? votre main tremble et brûle. Est-ce que vous auriez la fièvre ? Tenez, Gertrude, tâtez-lui un peu le pouls !

SIMONIN.

Moi la fièvre ! Oh ! non ; Dieu merci ! (*A part.*) Fièvre d'amour !

GERTRUDE, *lui tâtant le pouls.*

Il est de fait que son pouls bat très vite.

SIMONIN, *à Gertrude.*

Et mon cœur encore plus vite !

COQUARD.

Hein ! Que dit-il ? Que dites-vous M. Simonin ?

GERTRUDE.

Il dit qu'il n'a pas bien dormi la nuit dernière.

COQUARD.

Vrai, vous n'avez pas bien dormi : alors donnons-nous la main, car moi j'ai mal dormi aussi, il faut que je vous raconte cela : Figurez-vous que ma femme...

GERTRUDE, *l'interrompant.*

Des secrets d'intérieur, allons donc, M. Coquard ! un homme d'esprit garde cela pour soi.

COQUARD.

Ah ! c'est que moi, je ne suis pas un homme d'esprit, Gertrude.....

GERTRUDE.

Au contraire !.... Mais encore, faut-il savoir se taire à propos. Et comme vos secrets ne me regardent pas, je vous laisse. N'oubliez pas d'être prêt dans une demi heure à prendre votre leçon d'exercice ! vous entendez ! en grande tenue, avec armes et bagages et là-dessus... (*Elle prend la position d'un soldat sous les armes, fait le salut militaire et sort.*)

SCÈNE IV.

SIMONIN, COQUARD.

SIMONIN.

Je ne connais dans l'histoire universelle des peuples, qu'un pendant à cette femme.

COQUARD.

Ah ! bah ! et ce pendant ?

SIMONIN.

C'est Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans !

COQUARD.

Vraiment ! vous trouvez à Gertrude des traits de ressemblance avec Jeanne d'Arc ? c'est drôle, je n'avais jamais songé à cela, moi.

SIMONIN.

Ce n'est certes pas le courage qui lui manque !

COQUARD.

Je ne dis pas que ce soit le courage qui lui manque ; je ne dis même pas, qu'il lui manque quoi que ce soit : je dis seulement que je n'avais jamais songé à cela, moi. Et maintenant, pour en revenir à ce que je vous disais tout à l'heure, figurez-vous donc que ma femme a une passion..... une passion.... je ne sais comment la qualifier sa passion :

SIMONIN.

Une passion déplorable, funeste, abominable, horrible, effrénée, hideuse, monstrueuse..... Voyons, laquelle de ces épithètes convient à la passion de Mme Coquard.

COQUARD, *tristement.*

Une passion funeste et déplorable : c'est bien cela !

SIMONIN.

Vous m'épouvantez, mon ami ; mais cette passion ?

COQUARD.

Est précisément la cause qui m'a empêché de dormir toute la nuit.

SIMONIN.

J'ai beau chercher, rechercher, je m'y perds ; décidément, je ne saurais deviner. Voyons, quelle est enfin cette passion ?

COQUARD.

La passion de la lecture des romans, lecture qui l'occupe exclusivement la moitié des jours et les trois quarts des nuits !

SIMONIN.

Oh ! comment pouvez-vous blâmer une si noble passion ? L'étude est si douce chose ! il est si bon d'apprendre ! oh ! à propos, dites-moi, est-ce qu'elle lit les ouvrages de l'immortel Voltaire, ce génie universel qui.....

COQUARD.

Je ne sais pas ce qu'elle lit, mais ce que je sais, c'est qu'elle lit trop, beaucoup trop et que plus elle lit, moins je dors.

SIMONIN.

Comment cela ?

COQUARD.

Allez donc dormir quand la bougie flamboie, que le feu brille et pétille, et que votre femme est là qui lit, rit, soupire, pleure et sanglote quelquefois.

SIMONIN.

Comment, elle va jusqu'à pleurer !

COQUARD.

Plus que si j'étais mort. Oh ! mon cher Simonin, si jamais vous faites la sottise de vous marier, que Dieu vous préserve de prendre une femme qui ait la passion funeste et.....comment avez-vous dit ?

SIMONIN.

Déplorable.

COQUARD.

Funeste et déplorable de lire des romans.

SIMONIN.

Mieux vaut peut-être cette passion là que toute autre.

COQUARD.

C'est encore possible ; mais je vous laisse ; il faut que j'aille me préparer, car Gertrude va venir me donner sa première leçon.

SIMONIN.

De quoi ?

COQUARD.

D'exercice. Depuis que j'ai eu l'honneur d'être nommé commandant de la garde nationale, je me suis trouvé très embarrassé. Car pour être commandant, il faut savoir commander.

SIMONIN.

Et j'ajoute que, pour savoir commander, il faut savoir obéir, c'est-à-dire écouter.

COQUARD.

Très-bien ! mais vous savez que ma vie s'est écoulée à mon comptoir d'épicerie et que je n'entends rien à la manœuvre militaire, car, voyez-vous, on a beau dire que ce n'est point difficile, on ne fait pas remuer un bataillon sur le terrain comme un paquet de bougies sur un comptoir. Diable ! chacun son métier.

SIMONIN.

Très-bien !

AIR : *J'ai pris goût à la république.*

Il est des gens dont la science,
Embrasse les divers sujets ;
Ils parlent avec assurance,
De tout comme des perroquets,
Leurs lèvres jamais ne sont closes,
Et pour ma part je suis surpris,
De voir qu'ils savent tant de choses, } *bis.*
Et qu'ils n'ont jamais rien appris.

COQUARD.

J'étais donc très embarrassé, lorsque tout à coup il me vint une idée, oh ! une idée.....

SIMONIN.

Lumineuse ?

COQUARD.

Oui, lumineuse, c'est le mot :

SIMONIN.

Ah ! et cette idée ? voyons un peu ?

COQUARD.

Je me souvins que Gertrude avait été pendant dix ans cantinière au 4^e Hussards, je supposai qu'elle devait connaître l'exercice comme un grenadier de la vieille garde !

SIMONIN.

Oh ! vous supposâtes cela !

COQUARD.

C'était la vérité.

SIMONIN.

Comment ! elle possède ce talent d'agrément !

COQUARD.

A fond ! mon ami, à fond ! voyez-vous bien, c'est que Gertrude est une femme rare, et si j'avais mieux réfléchi,—oui, oui, je vous le dis à vous, si je n'étais pas marié.....

SIMONIN.

Plait-il ?

COQUARD.

Si je n'étais pas marié, je n'aurais jamais d'autre femme qu'elle.

SIMONIN, *vivement et lui posant la main sur l'épaule.*

Vous l'êtes marié, vous l'êtes M. Coquard. (*À part.*) A-t-on jamais vu ? J'ai de la chance que cet homme soit marié. C'est la seconde fois de ma vie que j'ai de la chance, la première fois, ce fut quand je tirai à la conscription ?

COQUARD.

Elle me donne sa première leçon tout à l'heure, je vais me préparer; à tantôt. (*Fausse sortié.*) A propos, j'oubliais de vous faire lire la proclamation que j'adresse à la compagnie de pompiers. Tenez, je vous la laisse; (*Il lui remet un papier.*) vous me direz ce que vous en pensez.—

SCÈNE V.

SIMONIN, *seul.*

(*Il ouvre la proclamation.*) Voyez un peu ! si Coquard n'était pas marié, j'aurais en lui un rival et très dangereux ma foi : influence métallique. De l'or, de l'or : ah ! c'est que ce métal tinte agréablement, je dirai même harmonieusement aux oreilles du beau sexe. C'est là une vérité désolante. Mais enfin, il est marié, je n'ai rien à craindre de sa part, attendu que la polygamie est prohibée dans cet empire. Voyons un peu sa fameuse proclamation à la compagnie des pompiers : (*Il lit.*) "Messieurs les pompiers," très bien !
 "Je vous prévient que dorénavant, il y aura revue et manœuvre de la pompe le premier dimanche de chaque mois à huit heures du matin." (*Parlé.*) C'est un peu trop tôt, l'hiver surtout. (*Il lit.*) "J'invite chacun de vous, en ce qui le concerne, à apporter tous les soins pour que ladite pompe soit toujours en bon état, et surtout la veille des incendies." La dernière phrase est soulignée. C'est juste, c'est la plus importante. "Signé : COQUARD, commandant de la garde nationale de Don-le-Roy." Décidément ! c'est très bien : et bref, comme doit l'être une proclamation ! je n'aurais pas fait mieux, quoique sous le rapport du style ; oh ! mais il est juste de dire que Coquard n'a jamais lu l'immortel Voltaire, ce génie universel que.....

SCÈNE VI.

THURIGNY, SIMONIN.

THURIGNY, *entrant.*

Qui a fait quelques bonnes choses et d'horriblement mauvaises, maître Simonin ?

SIMONIN.

Ah ! jeune homme, avoir de l'esprit comme vous en avez, être avocat et poète comme vous l'êtes, et dire ce que vous dites là !.....

THURIGNY.

Je le dis, parce que je le pense, parce que cela est.

SIMONIN.

Je ne suis pas de votre avis ! Ha ! à propos d'avis, j'en ai un à vous demander, de la plus haute importance !

THURIGNY.

Si c'est sur quelque matière à chicane, je vous prévienç que je ne suis plus avocat ; ainsi adressez-vous à mon confrère Servat.

SIMONIN.

Il ne s'agit point de procès. Comment voulez-vous que j'aie des procès, moi ? il s'agit d'une affaire bien autrement importante !

THURIGNY.

Hé bien ! voyons ; parlez.

SIMONIN, *avec mystère.*

Il s'agit de mon cadran solaire !

THURIGNY, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! j'ai entendu parler de cela. Et que voulez-vous que je vous dise à ce sujet ?

SIMONIN.

Voici l'histoire en deux mots. La ville de Don-le-Roy possédait un cadran solaire antique, vénérable...

THURIGNY.

Adorable ! après ? (*A part.*) Va-t-il en finir ?

SIMONIN.

Permettez, jeune homme,—pardon, si je vous appelle jeune homme,—quand je dis antique, c'est qu'il avait été tracé par l'architecte Jacques Bagon, sous le règne de Charles VII, à cette fameuse et glorieuse époque où Jeanne d'Arc, (*A part.*) le pendant de Gertude, (*Haut.*) délivra notre belle patrie de la domination britannique.

THURIGNY.

Bien, bien, je sais cela, continuez.

SIMONIN.

Quelle femme héroïque que Jeanne d'Arc ! Vive Jeanne d'Arc !

THURIGNY, *sèchement.*

Non pas, non pas, il vaut mieux qu'elle soit morte.

SIMONIN.

Ah ! pourquoi cela ?

THURIGNY, *avec énergie.*

ARR : *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Car, en vivant de notre décadence,
Soir et matin, elle aurait à rougir ;
Elle dirait : où donc est cette France ?
Que je vis libre avant que de mourir ?
Où sont-ils donc ces fils de la victoire
Qui triomphaient sous mon noble étendard ?
—On répondrait sans outrager l'histoire ! } *bis.*
Leurs descendants rampent sous un bâtarde ! }

Un ex-policeman anglais, Napoléon III, l'opprobre des générations !! Parlez-moi de votre cadran solaire. (*A part.*) C'est aussi bête ; mais, c'est moins triste !

SIMONIN.

Vous avez raison, jeune homme ! pardon, si je vous appelle jeune homme ; mais vous avez des sentiments patriotiques que j'estime. S'il y avait en France beaucoup d'hommes comme vous, l'empereur pourrait bien se réveiller un beau matin sans.....

THURIGNY, *l'interrompant.*

Tous les hommes de cœur et d'honneur pensent comme moi, et agiraient au besoin comme moi ! Et grâce à Dieu, sur cette noble terre de France, les hommes de cœur ne sont pas rares.... Mais encore une fois, parlez-moi de votre cadran ?

SIMONIN.

M'y voilà, m'y voilà ! Ce cadran était détérioré par le temps. Le temps ne respecte rien ; vous le savez déjà, ou vous le saurez plus tard. (*Il lui montre son front chauve.*)

THURIGNY, *à part.*

Ah ça, est-ce qu'il a juré de mettre ma patience à l'épreuve ?

SIMONIN.

Or, l'an dernier, le conseil municipal vota légalement une somme de six francs quarante-cinq centimes pour le faire restaurer, et c'est à moi qu'il confia ce travail important qui exige autant de délicatesse que de perspicacité et.....

THURIGNY.

Oh ! mais, morbleu, finissez-en !....

SIMONIN.

Hé bien ! je me mis à l'œuvre, je refis les chiffres, je retraçai les lignes : le cadran se trouva remis complètement à neuf. C'était magnifique, on y aurait lu l'heure à trois cents pas de distance.

THURIGNY.

Très bien ! très bien !

SIMONIN, *tristement.*

Hélas ! mon jeune homme ! ah ! pardon, si.....

THURIGNY.

Si vous m'appellez jeune homme, voilà dix fois que vous le répétez.

SIMONIN.

C'est que.... voyez-vous.....

THURIGNY.

Mais votre cadran ?... parlez-moi de votre cadran.

SIMONIN, *avec mélancolie.*

Il ne marque plus !

THURIGNY, *riant.*

Pourquoi ne marque-t-il plus ?

SIMONIN.

C'est précisément ce que j'ignore. Figurez-vous qu'aussitôt que je vis le cadran ainsi restauré, je me dis à moi-même : si je le laisse encore exposé aux intempéries atmosphériques, il finira par se *redétériorer*, de sorte que dans quelques centaines d'années, il aura besoin de nouvelles réparations, il est probable que je ne serai plus là, moi pour le restaurer. Employons donc les moyens convenables pour lui conserver cette fraîcheur qu'il possède, et...

THURIGNY, *riant*.

Et alors, vous le mîtes sous cloche !

SIMONIN, *sérieusement*.

Non pas précisément : je plaçai au-dessus une petite toiture en zinc pour le préserver de la pluie et.....

THURIGNY.

Et du soleil ! c'est très ingénieux.

SIMONIN.

N'est-ce pas ? jeune.... pardon si..... hé bien ? croiriez-vous que depuis ce temps là il ne marque plus !

THURIGNY.

Comment ! il ne marque plus ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

C'est vrai ! c'est vrai ! il ne marque plus le cadran de M. Simonin, et la ville de Don-le-Roy en est dans la désolation.

SIMONIN, *à part*.

Allons bon ! elle arrive juste au moment de la solution du problème : et la femme est elle-même un problème comme dit, je ne sais plus, quel philosophe ; en voilà une complication !

GERTRUDE.

AIR : *Du roi d'Yvetot*.

Dans cette ville pour régler
Le temps qui fuit et passe
Chacun avant de déjeuner
Accourait sur la place ;
Mais depuis que votre cadran
Ne marque plus, c'est désolant,
Vraiment !

Ho, ho, ah, ah, ah, ah !
Le joli cadran c'était là,
La, la !

Tout est bouleversé, renversé sans dessus-dessous ! on déjeûne à midi et l'on dîne à trois heures ; et puis (*À Thurigny*) les amoureux se donnent des rendez-vous et ne s'y rencontrent jamais : la montre de monsieur avance, et celle de mademoiselle retarde, de sorte que, quand l'un arrive, l'autre est parti, c'est très drôle, ah ! ah ! ah !

SIMONIN.

Il n'y a pas de quoi rire. (*A part.*) Cette femme a un cœur de rocher. (*Il prend un journal sur la table, s'assied et lit.*)

THURIGNY, à Gertrude.

Ha, ça ! vous avez donc juré de faire tourner la tête de ce brave homme par vos plaisanteries incessantes ?

GERTRUDE.

Je ne plaisante pas, quand je dis que les amoureux ne se trouvent pas à leur rendez-vous. Vous allez en avoir la preuve tout à l'heure.

THURIGNY.

Gertrude, vous saurez d'abord que je ne suis pas un amoureux moi. Mais est-ce que Julie n'est point ici ?

GERTRUDE.

Au contraire, elle y est.

THURIGNY.

Hé bien ! je ne vois pas !.....

GERTRUDE.

Et vous ne la verrez pas, mon cher.

SIMONIN, levant la tête.

Héin ! je crois qu'elle l'a appelé son cher !

THURIGNY.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

GERTRUDE.

Cela veut dire qu'au lieu d'aller à la foire de Saint Amand, monsieur Coquard est resté à la maison pour prendre sa première leçon d'exercice.

THURIGNY.

Sérieusement, il est ici ?

GERTRUDE.

Vous allez le voir en grande tenue avec armes et bagages ; il va venir.

THURIGNY, à lui-même.

Comment faire ? (*Il prend son portefeuille, écrit et déchire la page.*) (*Haut.*) Tenez, Gertrude, remettez cela à Julie de ma part ; il faut que je la voie. (*A part.*) C'est aujourd'hui la veille du grand jour !

GERTRUDE.

Je ne sais trop si je dois. N'y a-t-il pas de mal au moins ? (*A part.*) Ces jeunes gens sont si mauvais sujets.

THURIGNY.

Voyons ! est-ce que vous doutez de moi, ma chère Gertrude ?

SIMONIN, à part.

Qu'ai-je entendu ? il a dit sa chère Gertrude, je crois. Est-ce qu'il voudrait aussi l'épouser lui ? (*Haut.*) M. Thurigny ! il paraît que.....

THURIGNY, à Gertrude.

Ainsi, c'est entendu, n'est-ce pas ?

GERTRUDE.

Oui, oui, je la lui remettrai tantôt.

SIMONIN, se lève et s'approche.

Il paraît que nous allons avoir la guerre ; les troupes russes ont franchi le Danube.

THURIGNY.

Tant mieux ! tant mieux ! une guerre européenne, c'est la révolution universelle, c'est l'affranchissement des peuples, c'est l'extermination des despotes.

AIR : *Il est un Dieu, devant lui je m'incline.*

Voyez partout dans cette Europe antique,
Les rois frémir sur leurs trônes tremblants
Partout l'on dit : Vive la république !
Vive la France et ses nobles enfants !
Croyez-vous donc qu'une poignée immonde,
De rois, de czars, d'empereurs, de vizirs,
Saurait priver les nations du monde,
D'un meilleur avenir.

SIMONIN, avec attendrissement.

C'est beau ! c'est beau ! ce que vous dites là ! je suis digne de vous comprendre.

THURIGNY, à lui-même.

Tel est bien ce peuple français souvent léger et frivole. Aujourd'hui courbé sous le poids de ses fers, il semble humilié, avili. Tout sentiment de dignité paraît éteint en lui ! on croirait que la vie intellectuelle s'en est allée ! il n'en est rien cependant ! grâce à Dieu, il n'en est rien. Faites vibrer à son oreille les mots sacrés de patrie, d'honneur, de liberté, et vous verrez s'évanouir comme par enchantement l'espèce de léthargie dans laquelle il paraît plongé ; il relèvera la tête avec fierté ; ses yeux brilleront du feu de l'intelligence ! ah ! c'est qu'il vous comprendra toujours ! c'est que l'amour du beau, du grand, du juste, n'est pas éteint en lui, et ne s'éteindra jamais et voilà ce qui fait sa grandeur, voilà ce qui fait sa force, voilà ce qui le place au premier rang des peuples civilisés, voilà enfin pourquoi il ne faut jamais désespérer de ses destinées !

GERTRUDE, lui donnant la main.

J'aime à vous entendre parler ainsi, M. Thurigny.

SIMONIN.

Et moi donc ! Démosthènes n'a jamais mieux dit ! *(Il s'essuie les yeux.)*

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, COQUARD.

COQUARD, entrant. *(Il est habillé en commandant de la garde nationale—costume grotesque.)*

(Tous.) Ah ! M. Coquard !

SIMONIN.

C'est bien lui, n'est-ce pas, Gertrude ?

Air : *Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige !*Vraiment, c'est chose étrange ;
Comme son costume le change :Si je ne l'avais jamais vu,
Je ne l'aurais pas reconnu !*(Tous.)*Si nous ne l'avions jamais vu,
Nous ne l'aurions pas reconnu.THURIGNY, *riant.*

M. Coquard, pour le coup, je vous fais mon compliment.

COQUARD, *s'admirant.*

Cela ne me va pas mal, n'est-ce pas mes amis ? On a beau dire que ce n'est point l'habit qui fait le moine.

SIMONIN.

Au moins, ça le pare d'une manière pyramidale !

THURIGNY.

Ça lui donne l'air martial.

GERTRUDE, *à part.*

Oui, l'air d'un cantaloup ! Si mon défunt colonel voyait ça !

COQUARD.

Mon cher M. Thurigny, puisque vous êtes ici, vous pouvez me rendre un service très grand.

THURIGNY.

Moi ! D'abord, je vous préviens que je ne suis plus avocat !—Il paraît que je suis destiné à rendre des services à tout le monde aujourd'hui.

GERTRUDE.

Il y a assez de gens qui n'en rendent jamais à personne.

SIMONIN.

Ce qu'elle dit là dénote une profonde connaissance du cœur humain.

COQUARD, *mystérieusement.*

Voici la chose : Ma femme prétend que je suis ridicule d'apprendre l'exercice à mon âge.

SIMONIN.

On n'est jamais trop vieux pour apprendre ; Socrate l'a dit et je suis de son avis.

COQUARD.

Or, elle pourrait venir me déranger . . . par curiosité. Vous savez la curiosité chez les femmes

SIMONIN.

Est la vertu dominante.

GERTRUDE.

Ecoutez-donc, M. Simonin.

THURIGNY, *à part.*

Ha, ça ! quel rôle va-t-il me faire jouer dans cette affaire ?

COQUARD.

Elle pourrait donc venir ici nous voir, nous déranger...comprenez-vous ?

THURIGNY.

Vraiment, non ! jusqu'ici, je ne comprends pas quelle espèce de service, je puis vous rendre dans cette circonstance !

SIMONIN.

Comment ! vous ne comprenez pas ? (*A part.*) Ma foi, je ne comprends pas non plus !

COQUARD.

Hé bien ! si vous étiez assez aimable pour aller lui tenir compagnie seulement pendant une petite heure, lui raconter quelque histoire intéressante, lui parler des romans nouveaux, des romans en vogue...Je pourrais prendre ma première leçon sans être dérangé ; n'est-ce pas Gertrude, c'est très important ?

GERTRUDE, *riant.*

Il n'y a que vous pour avoir de telles idées.

SIMONIN.

Je crois comprendre enfin !

GERTRUDE, *à part.*

Et s'il allait enfermer le loup dans la bergerie ?

THURIGNY.

Puisque cela peut vous être agréable, (*A part.*) résignons-nous !

COQUARD.

Vous me rendrez un service que je n'oublierai jamais.

SIMONIN.

C'est que mon ami Coquard n'est pas un ingrat !

THURIGNY.

AIR : *De la petite gouvernante.*

De vous obliger je m'empresse
Et cours la trouver au salon ;
Car à vos soins je m'intéresse :
Prenez en paix votre leçon.
De tout cœur je vous rends service,
Et nul ne vous dérangera.
Vous pourrez faire l'exercice
Aussi longtemps qu'il vous plaira !

GERTRUDE, *à Simonin.* { Il pourra faire l'exercice,
 { Aussi longtemps qu'il lui plaira !

COQUARD. { Je pourrai faire l'exercice
 { Aussi longtemps qu'il me plaira.

(*Thurigny sort par la porte à gauche ; Coquard et Simonin le suivent.*)

SCÈNE IX.

GERTRUDE, *seule.*

Et que l'on vienne me dire que certains maris par leur confiance aveugle, ne méritent pas leur sort ? oh ! oh ! il y a ma foi de quoi rire. Je veux bien que M. Thurigny n'ait aucune mauvaise intention ? mais enfin combien y en a-t-il comme lui ? Mais à propos, cette lettre qu'il m'avait remise pour elle, est maintenant inutile, elle n'est point cachetée ? Si je la lisais ?—Halte là ! je n'en ai pas le droit. En le faisant, je serais vile comme un préfet de police ! si donc, une ancienne cantinière ! je vais la mettre en place. Où la mettrai-je ? voyons un peu, (*Elle ouvre le placard.*) dans un coin de cette armoire-là, (*Elle lève une bouteille, la pose dessous et replace la bouteille.*) là, bien.—Je la reprendrai tout à l'heure pour la brûler, car elle est maintenant inutile.

SCÈNE X.

GERTRUDE, SIMONIN.

SIMONIN, *revient lentement en rêvant.*

Oui, oui, je suis persuadé que ce jeune homme pardon, si je l'appelle jeune homme ; pourrait m'indiquer le moyen de faire marquer mon cadran. N'est-il pas vrai Gertrude, qu'il paraît très-intelligent ?

GERTRUDE.

Mais certainement. (*A part.*) Toujours son cadran ! c'est une idée fixe !

SCÈNE XI.

COQUARD, GERTRUDE, SIMONIN.

COQUARD, *il s'assied.*

Oh ! Je respire enfin à l'aise ! la certitude de ne pas être dérangé ! on dirait que l'on m'a ôté un poids de vingt livres de dessus la poitrine.

SIMONIN.

Dites donc de dix kilogrammes. M. Coquard, quand on est commandant de la garde nationale, on ne doit faire usage que d'expressions légales.

COQUARD.

Votre observation est juste, M. Simonin. Gertrude, je vous accorde maintenant toute mon attention !

GERTRUDE, *à part.*

Enfin, j'entre dans l'exercice de mes fonctions. (*Haut ; frappant sur l'épaule de Coquard.*) D'abord debout, vivement, morbleu ! Est-ce que vous croyez qu'on apprend l'exercice assis comme une couturière ! Article premier, du code militaire : Un conscrit ne doit jamais s'asseoir sans permission.

COQUARD.

Oui, je comprends, Gertrude, mais nous n'avions pas encore commencé !

GERTRUDE.

Bien ! silence. Article deuxième du code militaire : Un conscrit ne doit jamais parler sans permission. De plus, quand je suis dans l'exercice de mes fonctions, je ne suis plus Gertrude, je suis votre chef. Vous me devez respect et obéissance. Article troisième du code militaire : Le chef est autant au-dessus du soldat que la lune au-dessus du pignon de la grange.

SIMONIN.

Alors, un soldat n'est qu'une machine vivante ?

GERTRUDE, à *Simonin*.

Précisément ! Ah ! mais, puisque j'y pense, vous allez profiter de la leçon : il ne m'en coûtera pas plus pour en instruire deux qu'un seul, venez ici, M. Simonin !

COQUARD, à *part*.

Si j'avais le droit de parler, je dirais que.....

SIMONIN.

Moi ! Mlle. Gertrude : je ne veux pas être commandant de la garde nationale, moi !

GERTRUDE.

Est-ce que vous croyez que l'on est ce qu'on voudrait être dans ce monde ? Venez ici et taisez-vous ? vous savez qu'on ne parle pas dans les rangs. Je vous enrôle, mettez-vous là....

SIMONIN, *se plaçant*.

On ne pourra toujours pas dire que je suis un enrôlé volontaire ! quelle femme intrépide !

GERTRUDE, *plaçant Coquard à côté de Simonin*.

Là, voyons un peu !... tête... droite ! Regardez à quinze pas devant vous !

SIMONIN.

A quinze pas ! le mur m'empêche de voir aussi loin !

GERTRUDE.

Regardez toujours ; il faut obéir avant tout.

SIMONIN, à *part*.

Quel métier stupide !

GERTRUDE.

D'abord, je vais vous apprendre à marcher !

SIMONIN.

A marcher ! mais il y a quarante cinq ans que je sais cela.

COQUARD.

Non pas, vous confondez mon ami. C'est qu'il y a la marche civile et la marche militaire, voyez-vous.

GERTRUDE, *riant*.

Oui, oui, et la marche aux ours ! vous y êtes !

SIMONIN.

Tiens, tiens, et moi qui m'étais figuré que tous les hommes marchaient de la même manière.

GERTRUDE.

Alors, vous patangiez dans le borbier de l'erreur. Au repos, et écoutez-moi bien :

AIR : *Femme voulez-vous éprouver.*

Le buveur marche en chancelant,
L'hypocrite, en baissant la tête,
Le financier, en calculant
L'argent qu'il a dans sa cassette.
Le flou marche doucement
Alors que la nuit est bien noire ;
Mais il faut marcher autrement, } *bis.*
Quand on veut atteindre la gloire. }

Un amoureux marche en songeant
Aux divins attraits de sa belle :
Un écolier, en maudissant
L'heure, en classe, qui le rappelle.
Un huissier marche bien souvent
En lisant quelque obscur grimoire ;
Mais il faut marcher autrement, } *bis.*
Quand on veut atteindre la gloire. }

A Rome, nos braves soldats
Marchent en faisant la grimace,
Applaudis par les potentats,
Couverts de croix de saint Pancrace,
Plus d'un sera sans doute exempt
De l'enfer et du purgatoire :
Mais il faut marcher autrement, } *bis.*
Quand on veut atteindre la gloire. }

Notre Empereur ambitieux
A grands pas, marche vers sa chute,
Plus d'un Français serait heureux
Qu'il fût au plus tôt la culbute.
Grandeurs, vertus, honneur, talent ;
Il ne légue rien à l'histoire :
C'est qu'il faut marcher autrement, } *bis.*
Quand on veut atteindre la gloire. }

(*À Simonin.*) Comprenez-vous maintenant ?

SIMONIN.

Oh oui, oui, je comprends, apprenez-moi vite à marcher ! (*À part.*) Pourtant, ce n'est point la gloire que je voudrais atteindre. Je me contenterais tout simplement du bonheur.

GERTRUDE.

Alors attention ! tête... droite... fixe ! La pointe des pieds en dehors ; les talons rapprochés ; le petit doigt sur la couture du pantalon ; (*frappant sur le ventre de Coquard.*) vous n'êtes pas dans l'alignement... rentrez un peu là... bien ! Au commandement marche, vous partirez du pied gauche et au commandement halte, vous arrêterez. Attention ! en avant, marche ! (*Coquard part et Simonin reste en place.*) partez donc ! (*Elle le pousse.*)

SIMONIN.

Oh ! pardon, j'avais oublié : c'est que je pensais à mon cadran solaire.

GERTRUDE.

C'est mauvais. Au temps ! Replacez-vous comme vous étiez. Allons, plus vivement, morbleu ! Il faut avoir une patience.. attention ! en avant, marche ! (*Ils partent tous les deux.*) Une, deux..... Une, deux..... Une, deux.... Halte ! (*Coquard s'arrête, Simonin marche toujours, Gertrude l'arrête et le replace près de Coquard.*) Pourquoi ne vous arrêtez-vous pas ? C'est mauvais encore une fois ! Au temps ! c'est la troisième fois, fâchez de ne pas vous tromper. Attention ! en avant ! marche !.. Une, deux..... Une, deux..... Une, deux.... halte ! à la bonne heure, c'est mieux. Vous comprenez, maintenant, je vous laisse vous exercer tous les deux. Vous, Coquard, pour vous habituer au commandement, faites répéter cela une quinzaine de fois à Simonin. Puis je reviendrai et nous continuerons la leçon tous les trois. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

COQUARD, SIMONIN.

COQUARD.

Allons, M. Simonin, au commandement, marche ! vous partirez du pied gauche, et au commandement, halte ! vous vous arrêterez. Attention ! En avant, marche !

SIMONIN, *s'asséyant.*

Merci, mon ami, c'est assez pour le moment. Je vous avouerai que je ne me sens point la moindre disposition belliqueuse.

COQUARD.

Comment ! vous êtes déjà fatigué ?

SIMONIN.

Hélas ! oui. Je n'ai pas de vocation pour l'art militaire ! et puis, tenez, franchement, je ne comprends pas l'utilité de tout cela ? Moi, voyez-vous, mon ami Coquard, je préfère le soc rouillé d'une vieille charrue à la plus resplendissante des épées.

COQUARD.

Est-ce possible ?

SIMONIN.

C'est vrai, mon Dieu ! si vous pouvez me dire à quoi servent ces milliers d'épées, de bayonnettes et de fusils qui ruinent la France, je reconnaitrai que j'ai tort. Hein ! que dites-vous de tout cela ?

COQUARD.

Je dis que vous êtes fatigué, et que nous ne serions pas mal de boire un coup pour nous rafraîchir. (*Allant au placard.*) Que désirez-vous prendre ? du vin blanc de Pouilly ? il est excellent ; un verre de cassis de ménage ? il est délicieux, c'est Gertrude qui l'a fait.

SIMONIN.

Gertrude ! ah !

COQUARD, *continuant.*

Un verre d'absinthe Suisse ? c'est de la première qualité.

SIMONIN.

De l'absinthe, je prendrai de l'absinthe. (*A part.*) C'est une boisson pleine d'amertume comme l'existence d'un maître d'école !

COQUARD.

(*Il prend dans le placard la bouteille sous laquelle Gertrude a placé la lettre de Thurgigny et l'apporte sur la table : la lettre reste collée au-dessous de la bouteille. A Simonin, lui donnant un verre.*) Je vais vous servir : quand vous en aurez assez, vous lèverez votre verre. (*Il verse.*)

SIMONIN.

Là, là, doucement ! (*Il lève son verre.*) assez ! assez ! (*En frappant de son verre le goulot de la bouteille, la lettre se détache et tombe dans le verre de Coquard.*) Vous m'en avez trop mis.

COQUARD.

Mais non ! vous voulez faire des cérémonies, M. Simonin. (*Au moment où il va pour se verser, il aperçoit une lettre dans son verre.*) Tiens, une lettre dans mon verre ! c'est extraordinaire. (*Regardant au plafond.*) Est-ce qu'elle est tombée de là haut ?

SIMONIN.

En effet, c'est extraordinaire ! Quelqu'un aura pris votre verre pour une poste rurale.

COQUARD.

Mais, c'est qu'en vérité elle n'y était pas tout à l'heure.

SIMONIN.

Hé bien ! raisonnons un peu ! Un principe de métaphysique admis par tous les philosophes, c'est qu'il n'y a pas d'effets sans causes ; or, suivez bien mon raisonnement :

COQUARD, *prenant la lettre.*

Que vois-je ! grand Dieu ! (*Lisant haut.*) à Mme. Julie Coquard.—Elle est adressée à ma femme !

SIMONIN.

Hé bien, elle est parfaitement bien tombée entre vos mains ; vous la lui remettrez tout à l'heure. Mais revenons à mon raisonnement : je vais établir un syllogisme complet.

COQUARD, *sans l'écouter, ouvre la lettre et lit.*

“ Ma chère amie, ” (*Parlé.*) Sa chère amie, (*Se frappant la tête.*) en croirai-je mes yeux ?

SIMONIN.

Mettez vos lunettes, vous verrez mieux.

COQUARD.

Voyez vous-même ! est-ce qu'il n'y a pas “ Ma chère amie ! ”

SIMONIN.

Si, bien ! et amie est écrit au féminin avec l'e muet ; il n'y a rien à dire : c'est très correct !

COQUARD, lisant.

“ Vous savez qu’il faut que j’aie un moment d’entretien particulier avec vous
 “ aujourd’hui : c’est le dernier jour ; il n’y a pas de temps à perdre : Puisque
 “ votre mari est resté à la maison, je ne puis vous y voir seule ; venez donc vers
 “ les trois heures chez Mme. Collinet. Je vous y attendrai,

“ Amitié sincère. ”

(La signature est illisible.)

(Parlé.) Amitié sincère. (Il se croise les bras sur la poitrine.)

SIMONIN.

Après ? car, en toute chose, il faut considérer la fin.

COQUARD.

C’est tout !

SIMONIN.

Quel laconisme ! un vrai style de spartiate ! cette lettre a été écrite par
 quelque descendant de Léonidas ! oh ! mais la signature ?

COQUARD.

Rien . . . si, pourtant, voyez des ronds entrelacés les uns dans les autres . . .

SIMONIN.

Un véritable hiéroglyphe ! on dirait la signature d’une momie égyptienne, il y
 a du mystère dans tout cela.

COQUARD.

Hélas ! je crains trop de deviner la vérité !

SIMONIN.

Au contraire ! c’est ce qu’il faut souhaiter.

COQUARD.

Dites-moi, M. Simonin, ne pensez-vous pas que c’est une lettre d’amour ad-
 dressée à ma femme ?

SIMONIN.

Ah ! pour décider une question de cette importance, il faudrait raisonner un
 peu.

COQUARD.

Oui, oui, c’est bien cela : il n’y a pas à s’y tromper ! Et cette lettre se trouve
 dans mon verre ; ils veulent donc m’abreuver d’ironie ?

SIMONIN.

Vous faire boire leurs poulets !

COQUARD.

Ah Julie, Julie ! voilà donc à quoi t’a conduit tes lectures romanesques ? à me
 déshonorer, à me rendre indigne de porter mon épauvette, (Il arrache son épau-

lette et la jette par terre.) Je me vengerai, car je saurai qui a écrit cette lettre.. oui, je le saurai... et... nous verrons.

SIMONIN.

Mon Dieu, il me semble que vous prenez la chose trop au sérieux ; après tout, où est le mal ?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE.

GERTRUDE, *à part.* (*Elle a entendu les derniers mots et voit la lettre.*)

La lettre de Thurigny ! maladroite que je suis ! si je savais ce qu'elle contient du moins. (*Haut.*) Hé bien ! il paraît que la leçon n'a pas duré longtemps ?

COQUARD.

Hélas ! ma bonne Gertrude, il s'agit bien de leçon en ce moment : voyez cette lettre que j'ai trouvée dans mon verre.

GERTRUDE.

Dans votre verre ! (*A part.*) Moi qui l'avais mise sous la bouteille.

SIMONIN.

Oui, dans son verre : je suis témoin oculaire de la découverte !

COQUARD.

Aussi, pourquoi ai-je été assez fou pour épouser une jeune femme qui lit des romans, au lieu de vous épouser, vous, Gertrude ?

SIMONIN, *à part.*

Hé ! hé ! et qui aurais-je donc épousé, moi..... égoïste. (*Haut.*) Ce qui est fait est fait.

GERTRUDE.

M. Coquard, tenez, si vous voulez m'en croire, ne pensez plus à cela !

SIMONIN.

C'est le plus sage !...

COQUARD.

N'y plus penser ! jamais ! il faut que je découvre l'auteur de cette lettre et que je venge mon épaulette outragée ; il le faut : et d'abord, je vais trouver Julie, (*Il va pour sortir.*) et malheur à elle et à son complice !

GERTRUDE, *l'arrêtant.*

Ecoutez donc... (*A part.*) Il faut gagner du temps. (*Haut.*) Cette lettre, vous tenez à savoir qui l'a écrite.

COQUARD.

J'y tiens.

SIMONIN.

Il y tient même énormément.

GERTRUDE.

Et si je vous le dis ?

COQUARD.

Vous le savez donc.

SIMONIN.

Cela me paraît évident.

GERTRUDE, *prenant la lettre.*

Il me semble que l'écriture n'est pas difficile à reconnaître.

COQUARD.

Je ne la reconnais pas.

GERTRUDE.

Vraiment ?

SIMONIN.

Ni moi non plus.

GERTRUDE.

C'est trop fort.

COQUARD.

Qu'est-ce qui est trop fort ?

GERTRUDE.

Que M. Simonin ne reconnaisse pas son écriture, car cette lettre, c'est lui-même qui l'a écrite ce matin.

SIMONIN.

Moi ! J'ai écrit cette lettre ! c'est bien plus fort que tout le reste, par exemple !

COQUARD.

Comment ! monsieur Simonin, vous que je croyais mon meilleur ami !

GERTRUDE.

Dans ces cas là, on n'est trompé que par ses meilleurs amis.

SIMONIN, *levant la main.*

Je jure, sur mon cadran solaire, que je n'ai pas écrit cette lettre.

COQUARD.

Et la preuve ?

SIMONIN.

La preuve, c'est le style : le style, c'est l'homme. Or le style de cette lettre est celui d'un Spartiate, je vous l'ai déjà dit ; donc si je l'ai écrite, je suis un Lacédémonien, tirez-vous de là comme vous pourrez. Voilà ce que l'on nomme un syllogisme irréfutable, hein !

GERTRUDE.

Et cependant vous l'avez écrite, car vous me l'avez donnée ce matin précisément en me parlant de votre cadran.

COQUARD.

Ha ! ha ! voilà des preuves enfin ; il parlait de son cadran.

SIMONIN.

Je parlais de mon cadran et il appelle cela des preuves. (*A part.*) Ces traîtres de sabre ont une logique pitoyable ! (*Haut.*) Mais cependant.....

COQUARD.

Cependant.... quoi ?.....achevez.

SIMONIN.

Cependant nous autres savants, nous sommes sujets à tant de distractions, qu'il se pourrait...

GERTRUDE, *à part.*

C'est fâcheux. (*Haut.*) Oui, oui, c'est cela, vous l'avez écrite par distraction.

SIMONIN.

Cela se pourrait bien ! mais je ne m'en souviens nullement.

COQUARD, *furieux.*

Ah ! vous avouez donc enfin. Car c'est là un aveu ! Hé bien, vous saurez qu'à partir de ce moment, vous cessez d'être mon ami ; je vous considère comme un homme fourbe et traître, pétri d'hypocrisie depuis le sommet de votre chapeau jusqu'aux talons de vos bottes.

SIMONIN, *regardant ses pieds.*

Pardon.....Je n'ai que des souliers qui m'ont coûté quatre francs cinquante centimes à la foire dernière.

COQUARD.

Alors jusqu'aux talons de vos souliers. Mais vous serez puni ; nous nous battons, entendez-vous ; nous nous battons en duel : je vous provoque, je vous insulte : je vous secoue ; je vous démolis, je vous assomme.

SIMONIN.

Le fait est que vous êtes assommant.

GERTRUDE, *à part.*

Ça ne va pas mal...Si mon défunt colonel voyait ça, rirait-il ! rirait-il !

SIMONIN.

Je ne me bats pas en duel ! c'est une coutume barbare, comme dit Jean Jacques Rousseau, lisez donc les anciens philosophes, mon ex-ami.

COQUARD.

Oh ! vous ne vous battez pas ! hé bien, je vous tuerais comme un vil insecte.

SIMONIN.

C'est un cas parfaitement prévu par le Code pénal.....et d'ailleurs l'homme

impitoyable, (*S'animant.*) quelle droit avez-vous donc de me dépoûiller de la vie, le seul bien que je possède ici-bas, si c'est un bien ? Est-ce que je ne mourrai pas assez tôt ? Est-ce que Dieu n'a pas pris le soin de régler lui-même le compte exact des jours qu'il m'a donnés à dépenser sur la terre ? De quoi donc voulez-vous vous mêler ? (*A Gertrude.*) Il veut me tuer, Gertrude, pour avoir écrit, par distraction, une lettre de quatre lignes,—et je ne suis pas sûr de l'avoir écrite encore ; je le crois, parce que vous le dites.—Mourir, moi mourir, quand pour la première fois mon cœur se dilate, s'épanouit aux rayons de vos attraits. Mais cet homme n'a pas le sens commun ; il est dépoûillé de toute notion de logique...

COQUARD, *à part.*

Je suis un peu ému ; mais tenons ferme, mon épaulette l'exige.

GERTRUDE.

Voyons, il faut arranger cela ; ou plutôt brûlons cette lettre et qu'il n'en soit plus question.

COQUARD.

Nous nous battons.

SIMONIN.

Nous ne nous battons pas.

COQUARD.

Je vous tuerai, alors !

SIMONIN.

Le Code pénal, le Code pénal, M. Coquard !

GERTRUDE.

D'ailleurs, est-ce qu'on se bat sans témoins ?

COQUARD.

Vous serez notre témoin, Gertrude.

SIMONIN, *à part.*

Elle sera ma femme.

GERTRUDE.

Il en faut deux au moins.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, THURIGNY.

COQUARD.

Voilà justement le second.

THURIGNY.

Ah ça, quel train d'enfer faites-vous donc, Messieurs ? Qu'avez-vous ?

COQUARD.

Vous arrivez très à propos pour me rendre un nouveau service.

SIMONIN.

Pour lui faire entendre raison, si vous pouvez.

COQUARD.

Pour me servir de témoin.

GERTRUDE.

Ils vont se battre en duel, et nous verrons cela sans payer.

THURIGNY.

Enfin, expliquez-vous ! qu'y a-t-il ?

COQUARD.

Il y a que M. Simonin s'est conduit mal envers moi et qu'il faut qu'il ait ma vie ou que j'aie la sienne.

SIMONIN.

Je n'en vois pas la nécessité.

THURIGNY, à Coquard.

Mais qu'a-t-il fait ?

COQUARD.

Il a écrit une lettre d'amour à ma femme.

GERTRUDE, à Thurigny.

Votre lettre de ce matin qu'il a trouvée ?

THURIGNY, riant.

Vraiment !

COQUARD.

Et vous voyez qu'il faut que vous soyez notre second témoin.

THURIGNY.

Quel est le premier ?

GERTRUDE, faisant le salut militaire.

J'ai cet honneur !

SIMONIN.

Jeanne d'Arc No. 2. (*À part.*) Mon premier et mon dernier amour. (*Haut & Thurigny.*) Tenez, jeune homme... pardon, si je vous appelle jeune homme, puis-
qu'on veut absolument me faire battre, écoutez-moi bien :

Ain : *A genoux devant les pochards.*

Avant la mort, il est d'usage
De rédiger un testament
Où soi-même on fait le partage,
De ses biens et de son argent ;
Pour de l'argent, je n'en ai guère
Et mes biens me sont inconnus ;
Mais je vous lègue, sans notaire,
Mon cadran.

GERTRUDE.

Il ne marque plus.

SIMONIN.

C'est vrai, malheureusement ; mais la plus femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a, je vous le laisse donc tel qu'il est. Peut-être se décidera-t-il à marquer. En attendant ayez en soin, faites ce que vous pourrez pour lui rendre son ancienne célébrité, et si je meurs, que mes compatriotes se rappellent quelquefois que tous mes jours ont été employés à leur bien-être et...

THURIGNY.

M. Simonin, vous ne vous battrez pas en duel, et votre cadran marquera.

SIMONIN.

Quand ?

THURIGNY.

Demain, si le soleil luit !

COQUARD.

Et pourquoi ne se battra-t-il pas en duel, s'il vous plaît ?

THURIGNY.

Parce qu'il ne doit pas subir les conséquences d'une faute que j'ai commise, si faute il y a.

COQUARD.

Cette lettre ?

THURIGNY.

C'est moi qui l'ai écrite.

SIMONIN.

Gertrude, pourquoi m'avez-vous persuadé que c'était moi ?

GERTRUDE.

Pour mettre votre courage à l'épreuve !

COQUARD.

M'expliquerez-vous ?

THURIGNY.

Tout ce qu'il vous plaira... Ecoutez-moi d'abord et si vous n'êtes pas satisfait, je m'engage à vous donner toutes les réparations que vous exigerez de moi.

GERTRUDE, *à part.*

Ça prend une bonne tournure.

COQUARD.

Je vous écoute.

SIMONIN.

Oui ! nous vous écoutons.

THURIGNY.

D'abord, je vous apprends que c'est aujourd'hui le vingt-trois juin.

SIMONIN.

Et demain le vingt-quatre.

Le jour de la St. Jean.

THURIGNY.

COQUARD.

La fête de mon St. Patron ; il y aura demain quarante ans que je suis au monde et un jour que je suis. . . . malheureux.

GERTRUDE.

Vous ne l'êtes pas, vous allez voir que vous ne l'êtes pas.

COQUARD.

Comment, Gertrude, vous croyez que je ne le suis pas, après une telle lettre trouvée ?

THURIGNY.

Si vous continuez à m'interrompre ainsi, il m'est impossible d'achever. (*A Coquard.*) C'est donc demain votre jour de naissance. A la dernière soirée de Mme. Colinet nous avons parlé de cela, Julie et moi et nous étions convenu, ce jour-là, de vous présenter un petit souvenir d'amitié.

COQUARD.

Ha ! vous vouliez me faire un présent !

GERTRUDE.

Je n'aurais jamais deviné cela.

SIMONIN.

Ni moi non plus.

THURIGNY.

Or, pour faire la chose plus convenablement, nous avons besoin de nous voir et de nous concerter sur le choix de l'objet. De là, la nécessité de cette lettre que le hasard a fait tomber entre vos mains.

SIMONIN.

Dans son verre, dans son verre.

GERTRUDE.

C'est ce que je ne comprends pas, car je l'avais placée sous la bouteille.

SIMONIN.

Vous l'aurez placée dans le verre par distraction : car les jolies femmes sont distraites aussi bien que les savants.

COQUARD.

Et que vouliez-vous m'offrir ?

THURIGNY, *sort un magnifique pompon de sa poche.*

Un pompon pour les grandes tenues.

SIMONIN.

Un ornement pour votre schako civique.

GERTRUDE.

Il fallait lui en donner deux : un pour la grande et un pour la petite tenue.

SIMONIN.

Ce qu'elle dit là dénote une profonde connaissance du cœur humain.

THURIGNY.

Vos injustes soupçons ont empêché la surprise que nous vous préparions d'avoir lieu ; vous avez accusé M. Simonin et.....

COQUARD.

Soupçonné ma femme. Je ne puis plus porter cette épée, (*Il jette son épée.*) car je n'ai pas le sens commun.

SIMONIN, *la ramassant.*

Tenez, tenez, M. Coquard, si vous n'avez pas le sens commun, vous êtes tout à fait digne de la porter.

COQUARD.

Quant à ce pompon....

GERTRUDE.

Je suis sûre qu'il vous ira à merveille !

COQUARD.

Me rendrez-vous votre amitié, monsieur Simonin ?

SIMONIN.

Je vous la rends, mon ami, revue, corrigée et considérablement augmentée. C'est une deuxième édition.

COQUARD, *lui donnant la main.*

Vous êtes un homme généreux ! Ah ! (*Il s'essuie les yeux.*)

SIMONIN.

Voilà pourtant ce que c'est que les hommes : ils changent comme les girouettes au plus petit vent. Il y a dix minutes, celui-ci hurlait et voulait tout dévorer, comme un tigre en furie. Maintenant le voilà qui pleure comme un bœuf en bas âge. Versatilité des versatilités, et tout est versatilité !

GERTRUDE.

M. Simonin, je ne comprends pas le latin moi ; que dites-vous donc ?

SIMONIN.

Je dis que vous êtes une femme adorable et que, puisque cette scène désagréable est arrangée, il faut nous donner la main tous et parler d'autre chose.

THURIGNY.

Voilà qui est bien dit.

SIMONIN.

Voilà trente ans que j'étudie la rhétorique.

COQUARD.

Est-ce que vous me pardonnez tous ?

THURIGNY.

Certainement !

Ce n'est pas difficile.

GERTRUDE.

THURIGNY.

M. Simonin, malgré votre travers de ne parler que par Voltaire, et de citer les philosophes, vous êtes un brave et digne homme qui gagne à être connu. Vous méritez une récompense : vous l'aurez. Demain, si le soleil luit, votre cadran marquera.

SIMONIN.

Vrai ! il marquera !

THURIGNY.

Je vous en donne ma parole d'honneur !

SIMONIN.

Mais vous savez donc ce qui l'empêche de marquer ?

GERTRUDE.

Ce n'est pas bien difficile à découvrir.

SIMONIN.

Comment, vous aussi Gertrude ? et vous ne me l'avez pas dit plus tôt ! Qu'est-ce donc ?

GERTRUDE.

Cette petite toiture en zinc que vous avez placée au-dessus.

SIMONIN.

Mais je l'avais mise là pour le préserver de la pluie.

THURIGNY.

Oui, mais c'est qu'elle le préservait bien mieux du soleil ?

SIMONIN.

Je n'avais point considéré la question sous ce point de vue. Etudiez donc la logique pendant trente ans !

GERTRUDE.

Cela sert à grand chose, ma foi, votre logique !

THURIGNY.

Rappelez-vous bien cela, M. Simonin ; parmi les sens de l'homme, le plus précieux, et le plus difficile à trouver, c'est le sens commun.

SIMONIN.

Alors il y aura donc toujours des armées de soldats sur la terre ?

THURIGNY.

Oui, tant qu'il y aura des despotes.

SIMONIN.

Maintenant que j'ai la certitude de voir mon cadran marquer, il ne manque plus qu'une chose pour compléter mon bonheur.

GERTRUDE.

Quelle chose ?

SIMONIN.

Votre main.

COQUARD.

Très bien !

GERTRUDE, *lui donnant la main.*

Je vous la donne.

SIMONIN.

Et votre cœur.

THURIGNY.

A la bonne heure !

GERTRUDE.

Plus tard !

SIMONIN.

Devant un prêtre et devant un maire ; devant Dieu et devant les hommes !—
Consentirez-vous ?

COQUARD.

Consentez, Gertrude !

THURIGNY.

Dites oui.

GERTRUDE.

Hé bien ! oui, je consens.

SIMONIN.

Finalement mon bonheur est complet. (*A Thurigny.*) A vous, jeune homme, —pardon, si je vous appelle jeune homme, —je vous en dois la première moitié ; à vous, Gertrude, la seconde. Quant à vous, mon ami Coquard, vous êtes le trait d'union qui unit ces deux moitiés de bonheur, qui les cimente, car, sans vous, la chose n'eut pas été décidée aujourd'hui.GERTRUDE, *à Simonin.*

Et maintenant que vous êtes heureux, pourriez-vous nous dire ce que c'est que le bonheur, selon vous ?

SIMONIN.

Non ; l'homme qui a du bonheur se tait.

THURIGNY.

Pourquoi cela ?

SIMONIN.

Parce que le silence est le Dieu des Heureux ! Gertrude, dites-le pour moi.

GERTRUDE, *au public.*AIR : *d'Aristippe.*

Et maintenant à vous tous je m'adresse ;
 Seuls vous pouvez compléter ce bonheur ;
 Le cadran marque, oubliez sa faiblesse ;
 Ah ! jugez-le cette fois sans rigueur,
 Tous vous pouvez, —puisqu'il faut vous le dire,—
 A peu de frais, nous faire un paradis ;
 Bonheur d'artiste est facile à construire ;
 Ils sont heureux quand on les applaudit. (*Bis.*)

FIN.

VICTOR BARON.

Correspondance particulière de la Ruche Littéraire.

M O D E S .

PARIS, 17 Août, 1853.

MONSIEUR,

Notre bonne capitale s'est-elle d'aventure transformée en un vaste établissement de thermes ! Vraiment, voilà la question que chacun s'adresse depuis que l'été a reparu parmi nous ; et je vous avoue que bien des gens, — les jolies femmes surtout, — sont prêts à répondre par l'affirmative. Bains aqueux, bains sudorifiques, nous prenons des ablutions de toute manière, car ce que communément l'on appelle à tort la belle saison nous apporte chaque jour ou les flots diluviens du bonhomme Orion, ou les étouffantes chaleurs de dame Canicule ; aussi, sortez aujourd'hui, vous avez toute chance de rentrer avec une toilette qui de longtemps n'aura besoin des offices de la laveuse. Sortez demain et vous jouirez des charmes que peut procurer une triple dose de thé suisse. En d'autres termes, monsieur, nous passons sans façon du froid au chaud, de la pluie à la moiteur. Avec des intempéries de cette nature, on comprend bien que la mode s'en va cahin-caha sur les boulevards tout aussi bien que dans les salons. Quoi d'étonnant alors que le mois d'août fasse preuve d'une vertueuse économie dans les toilettes qu'il laisse se déployer sur l'asphalte ou les parquets de Paris. Les maris sont dans la joie, les pères dans la jubilation, les amants dans le ravissement, les bourses en proie à une pléthore apoplectique. C'est beau, c'est épicer premier choix, mais c'est passablement triste.

La fête impériale du quinze a bien donné quelque mouvement, quelque animation ; on a bien vu renaître dans les parterres de la fashion certaines fleurs exotiques aussi chatoyantes que parfumées, cependant la saison entière sera éternellement couverte par un parapluie de coton ou par une ombrelle de famille dans les annales de la toilette.

Que vous dirais-je après cela, monsieur, Paris est nébuleux comme la coiffure nocturne, — le bonnet de nuit, si vous préférez, — d'un bourgeois du Marais. Longchamps tout en pleurs se désole au sein des boues ou des tourbillons de poussière ; le faubourg St. Germain-sue sang et eau derrière ses éventails, et le quartier Bréda sommeille du matin au soir dans un peignoir de barège.

Nos infortunés journaux de modes s'épuisent en vains efforts pour fouetter ces désespérantes apathies. Ils créent, forgent, imaginent, inventent, soufflent, s'échauffent, trempent leur plume dans la transpiration qui découle de leur front ; rien n'y fait. Il semble que le génie parisien épuisé par ses incessantes découvertes veuille prendre vacances. Quand la rédaction officielle est sur le point de capituler, une correspondante ordinaire a droit de déposer les armes en s'écriant : tout est perdu, fors l'honneur ! — Qu'en pensez-vous, monsieur ? A présent, fussiez-vous m'appliquer les épithètes de plagiaire, *contre-factrice*, et autres amabilités du même genre, je me bornerai à vous fournir l'extrait de la première gazette que j'ai sous les yeux.

“ En dépit d'un mois capricieux et d'une température brûlante, la mode, habituée aux alternatives des saisons, poursuit invariablement sa course ascendante, et laisse entrevoir de ça et là des vestiges de nouvelles richesses. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que si la fantaisie joue toute l'année un grand rôle dans nos modes, c'est l'été surtout, qu'elle s'en donne à cœur joie. L'exagération, le bizarre sont les seuls censeurs qu'elle ait à redouter, mais rien de tout cela n'est à craindre avec les artistes consommés qui savent qu'au bout de toute chose, il y a une barrière à ne pas franchir.

“ Parmi les modèles nouveaux, nous citerons le corsage ouvert en cœur allongé et à basquine avec encadrement d'un ourlet bouillonné ; une modestie composée d'entre-deux et de valenciennes remplit l'intérieur du décolleté du corsage ; les manches varient à l'infini. Nous signalerons des manches très larges, en mousseline claire, ouvertes en dessus depuis le milieu du haut du bras ; une guirlande courante en broderie féodale chaque côté de l'ouverture ; celle-ci se trouve ralliée par un noué au-dessus de la saignée, par deux autres sur l'avant bras ; le ton se termine par un poignet assez large pour jouer sur le bras avec dentelle ou bande brodée retombant sur la main ; un petit ourlet bouillonné pourvu d'un ruban noué en-dessous achève de décorer cette manche.

“ Les canezous sont toujours en vogue. On les demande pour le moment ouverts et froncés sur les épaules ; d'autres sont à l'anglaise, bien abattus avec encadrement d'entre-deux et bordure de valenciennes ; manches bouffantes à bracelet assortis.

“ En fait de charmantes toilettes pour la promenade au château, nous en avons remarqué une : elle se compose d'une capotte de crêpe à petites coulisses rapprochées, petit barolet, manchettes formés d'étoiles rayons et de fleurs placés bien en avant de la passe en dedans du chapeau. Robe de taffetas, corsage à la Raphaël encadré d'une bande écossaise, manches progressives, corsage plat et busqué, sans manches ballonnées en tulle uni de Bruxelles, guimpe à la Diane de Poitiers ; trois très hauts volants à nœuds écossaises sur la jupe, mouchoir illustré, pelisse vénitienne à épaulettes richées à la vieille.

“ Une seconde mise non moins délicieuse à citer : Capotte bouillonnée formée d'un anneau de blonde avec fleurs détachées, formant capitonage avec les bouillons ; robe-redingote en taffetas pékiné, mignardise composée d'un corset à basques et d'une jupe avec ouverture figurée ornée d'une série progressive de boutons canetillés en passementerie ; manches siciliennes composées de trois bouillons progressifs séparés par d'étroits bracelets, sous-manches formées d'entre-deux et de dentelle d'Alençon ;

guimpe à plastron d'entre-deux à jours et de petits bouillons. Quant aux mises négligées, les peignoirs sont toujours d'une grande recherche dès qu'ils sont destinés à être vus, les manches surtout réclament la plus grande coquetterie.

" Les jupons se décorent toujours beaucoup. Ceux que l'on porte sous les robes de ville doivent avoir une très haute garniture ou volant à tête bouillonnée.

" Les pelisses de lingerie résument toujours une grande recherche. Elles lutteront jusqu'à la fin de la saison avec les mantelets de soierie ainsi qu'avec ceux de mousseline.

" Les cosaques qui remplacent avec avantage les camisoles d'autrefois sont toujours en faveur et s'assortissent volontiers aux jupes. La plupart des dames qui sont aux eaux ont adopté ce costume commode pour les sorties du matin. Les jeunes filles sont enchantées de cette mode qui leur sied à merveille."

Vous le voyez, monsieur, si on en juge par l'article précédent, malgré mon assertion, tout est encore pour le mieux dans le plus élégant des mondes possibles. Mais les journalistes sont si menteurs !... Ne prenez pas la mouche au moins ; sur ma parole, j'en serais ravie, et vous fort vexé sans doute du plaisir qu'inocemment vous m'auriez causé.

ROSALIE M*****



LE CLERC DE NOTAIRE.



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE II.

LA MODISTE.

La rue St. Amatic n'est pas une des moins charmantes de Langres. Ses trottoirs proprement dallés, ses pimpantes maisons, ses jolies boutiques en font le rendez-vous habituel des flâneurs et des promeneurs. Le soir principalement elle est sillonnée de femmes élégantes et de dandies. C'est là que viennent se pavaner les officiers de la garnison, là que viennent exhaler leurs brûlants soupirs les amoureux de dix-huit ans, là que vient rêver le poète, penser le journaliste, prendre l'air le bourgeois, jouer aux billes le collégien, coqueter la demoiselle de comptoir, là que chacun aime à perdre ses loisirs !

Au centre de cette rue, on voyait, à l'époque où commence notre histoire, un délicieux magasin de modes, dont les vitraux brillamment éclairés le soir, attiraient nombre de curieux. N'allez pas croire que chapeaux, fleurs artificielles, mantilles, collerettes, broderies, chemisettes, fascinaient les regards de ces indiscrets personnages. Nenni, ma foi ! Points de coutures, valenciennes ou broderies étaient bien les moindres de leurs soucis. Autres objets charmants, fort naturels, pouvaient solliciter l'attention. La vieille histoire du premier péché se traduisait en forme vivante dans ce magasin. Une demi douzaine de grisettes champenoises ; quoi de plus attrayant ! " Quatre vingt dix-neuf moutons et un champenois font cent bêtes," avance un proverbe local ; il aurait bien dû ajouter le malheureux diéton, " Quatre vingt dix-neuf brebis et une champenoise font cent femmes ;" car nos perfides compatriotes ont toute la malignité de leur grand'mère Ève, et une seule—soit dit sans amour-propre—vaut cent de ses semblables. A cela comprenez quelque chose ou ne comprenez rien, je m'en moque comme de Collin Tampon. Moi, je ne suis ni métaphysicien, ni logicien, ni grammairien,

un *Rhétoricien*, ni..... Enfin j'exprime ma pensée avec la naïveté d'un honnête homme ; au diable ! les puristes !

Donc il y avait un magasin de modes fort achalandé dans la rue St. Amatie. Ce magasin,—comme les circonstances se rencontrent au gré des romanciers, voyez un peu,—ce magasin était la propriété de Madame veuve Duval (mère de Georges Duval, l'amant de Clémence) qui l'exploitait au nom de sa fille, mademoiselle Lucie. Lucie ! qu'est-ce que Lucie ? eriez-vous, lecteur impatient. Attendez, nous allons présenter à vos yeux un portrait de Lucie au daguerréotype ! Cela ne vous va pas. Votre objection est juste, j'en conviens. Une miniature toute noire, contemplée même au grand jour, ou d'un gris mat et éblouissant, considérée en plein soleil, ça n'a rien de très-séduisant. Mettez-vous à distance, tenez-vous, étudiez les effets de lumière, mesurez la perspective et peut-être avouerez-vous avec le plus humble de vos vassaux, que le portrait photographié, l'emporte, comme ressemblance, sur les plus frappantes créations du Titien.—Lucie a les traits corrects, le front large, découvert, bombé, les sourcils bien estompés, l'œil légèrement voilé par une teinte langoureuse, le nez busqué, la bouche un peu grande, le menton à fossette, le visage ovale, une chevelure abondante. Voilà pour la physionomie linéamentaire, que vous en semble ? En reculant d'un pas, nous remarquerons que l'harmonie des contours dénote un certain penchant à la sensualité. Bonsoir à MM. Gall et Lavater de physiologique mémoire, nous en savons autant qu'eux sur le caractère de mademoiselle Lucie Duval. C'est ainsi que le secrétaire de la mairie de Langres dressait le signalement des voyageurs qui lui réclamaient un passe-port ; gendarmes et gardes-champêtres constataient infailliblement l'identité à la seule comparaison du signalement avec l'original. Avons-nous besoin d'être plus explicite que l'estimable secrétaire de la mairie de Langres, et le public, après ces indications, oserait-il se montrer moins clairvoyant que gendarmes ou gardes-champêtres, en méconnaissant une de nos héroïnes, si, par hasard, il la rencontrait sur ses pas ?

Mais l'esprit,—est-ce que nous prétendrions avoir de l'esprit ?—hum ! en ce cas, nous ne serions pas le premier que happerait l'amorce de l'erreur—l'esprit ne mène guères aux colonnes d'Hercule. Si nous justifions par les faits le titre de ce chapitre :

“ Sésame, ouvre-toi ! ”

Docile au commandement la porte du magasin de Mlle. Lucie tourne sournoisement sur ses gonds et nous pénétrons, en catimini dans le royaume des langues—c'est-à-dire, pardon ! dans le royaume des modistes.

Sept heures du soir ont sonné il n'y a qu'un instant. Il fait nuit noire. Autour d'une table ronde, surmontée de l'indispensable lampe carcel à abat-jour vert chinisé, douze paires de mains tourmentent le canevas, le bougran, le tulle ou le ruban. Ste. Arachné ! comme les aiguilles marchent ! C'est plaisir à voir ! mais comme, en même temps, les six gosiers qui appartiennent à ces douze paires de mains s'échauffent ! Il faut les entendre. Une ruche d'abeilles, un nid de guêpes ne bourdonnerait pas plus confusément !

Prêtons l'oreille :

—Dites donc, mesdemoiselles, s'écrie la blonde Elvina, n'est-ce point le comte Henry qui vient de passer devant la fenêtre ?

—Ah ! qu'elle est assommante avec ses comtes, ses barons, et ses marquis ! répond Augustine, jeune personne rosée, joufflue, la forte tête de l'atelier ; elle s'imagine toujours, cette petite Elvina des choses que l'on ne trouve que dans les romans ! Ecoute, ma chère, tu en tiens, pour ton comte Henry ; Ah ! je m'y connais, moi ! quand il entre ici et que la patronne n'y est pas, c'est toujours à toi qu'il s'adresse de préférence. On sait ce que ça veut dire. Je suis

sûre qu'il te *conte des contes, ton comte!* Ne ricane pas. On est aussi fine que toi, mignonne. Tandis qu'il essaye ses gants, il a le loisir de t'en débiter; car, Dieu merci! il prend ses aises celui-là, pour essayer les Jouvains!

La couvée de couturières partit d'un bruyant éclat de rire.

—Mais, vois-tu, petite: poursuit Augustine encouragée par les applaudissements de ses compagnes, si dans le bon vieux temps des rois ont épousé des bergères, les comtes n'ont pas coutume d'épouser des modistes. C'est pitoyable! que veux-tu? nous sommes obligées de nous conformer à l'esprit du siècle. Rien que du positif, du sonnant, aujourd'hui. Ainsi tu perds tes peines avec les minauderies et ta bouche en cœur.

—Si Augustine se met à faire de la morale, nous en avons pour toute la veillée, repartit la joyeuse Héloïse. Avec ça que c'est amusant la morale! Tu as manqué ta vocation, ma grosse, tu aurais dû te renfermer dans un cloître.

La jeune fille apostrophée se disposait à répondre d'un ton péremptoire, quand, en levant les yeux, elle aperçut une figure collée aux vitres de la devanture. Cet incident détourna son aigreur.

—Tiens, dit-elle à Elvina, encore ton comte du St. Empire. C'est la deuxième fois. Prépare-toi; il va probablement nous accorder l'honneur d'une visite, car il y a grand bal chez je ne sais plus quel *de* et il lui faut des gants.

—Épargnez donc cette pauvre amie, dit une autre ouvrière. Vos plaisanteries sont vraiment mortifiantes et injustes. Vous croyez toutes, et Elvina la première, que c'est pour une de nous que le bel Henry s'arrête si souvent au magasin; eh bien! vous n'y êtes pas.

Ces paroles étaient à peine prononcées que cinq voix acrimonieuses s'élevèrent pour les réfuter.

—Tu t'imagines peut-être que c'est pour toi! minauda Elvina.

—Sans-doute, mademoiselle s'est appropriée cette brillante conquête, ajouta Augustine.

—Les attraits d'Héloïse sont tellement irrésistibles!

—On ne saurait s'y soustraire.

—Où avez-vous acheté le monopole des conquêtes, mon ange?

Les exclamations précédentes se croisèrent avec une si grande rapidité que pour répliquer Héloïse dut attendre que le tumulte se fût calmé. Ce feu de file apaisé, la modiste dit à voix basse:

—Si vous voulez m'entendre, mesdemoiselles, vous conviendrez que je suis loin d'avoir les prétentions que vous m'attribuez.

—Parle!

—Vous ne me trahirez pas.

—Nous te le jurons.

—C'est que c'est très sérieux au moins.

—Nous serons muettes comme la tombe.

Les aiguilles avaient cessé leur mouvement de va et vient, et toutes nos grisettes, le sein palpitant, la respiration comprimée, les regards tournés vers la confidente, attendaient avidement qu'elle s'expliquât. Certaine de l'attention de son auditoire en cornettes, celle-ci commença d'un ton mystérieux.

—Vous saurez, dit-elle, que ce matin, pas plus tard, j'ai appris la fameuse nouvelle.

—Quelle nouvelle?

—Ne soyez pas aussi pressées!

—Ciel, que tu es longue! Elle nous retourne sur des charbons ardents.

—Si vous ne vous taisez pas, j'en resterai-là.

—Non, non, poursuis. Nous ne t'interrompons plus.

—Bien. Or, ce matin, mademoiselle Lucie m'envoya porter un chapeau chez madame de Briançon. On m'introduisit dans le salon—un joli salon, ma foi ! Ah ! si j'en avais un pareil !—Enfin, je trouvai plusieurs dames que je ne connais pas. Il paraît que ces pimbêches de la haute causent d'amourettes, ni plus ni moins que nous autres. Au moment où j'entrais, l'une disait : "Oui, mesdames, le comte Henry est amoureux, oh ! mais amoureux fou.."—Je ne sais si je dois ?..

—Allons, tu vas te faire prier !

—Pourquoi pas ? riposta Héloïse ; tiens, devinez de qui il est amoureux.

—De moi, peut-être ? s'écria Augustine, poussant un rire de bonne humeur.

—Vous en seriez pour vos dépenses d'imagination, continua sa compagne. Je préfère vous dévoiler le secret. Écoutez :

Par un mouvement simultané, toutes les têtes se rapprochèrent d'Héloïse, qui murmura avec une intonation à peine perceptible :—Eh ! bien, c'est de mademoiselle Lucie, notre maîtresse, qu'il est amoureux !

—D'elle ! exclamèrent les jeunes filles dépitées.

—Hélas ! oui ; mes poulettes.

A ce moment la porte qui donnait sur la rue s'ouvrit ; les caquets se turent soudain, et les soixante doigts reprirent leur besogne.

—C'est monsieur Georges, chuchotta Augustine.

En effet, c'était Georges Duval. Il traversa le magasin, d'un air préoccupé et pénétra dans la pièce du fond qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Il était pâle, avait les vêtements en désordre, les cheveux ébouriffés, en un mot paraissait en proie à une violente émotion. Peu à peu cependant il se remit, sans que sa mère et sa sœur occupées à préparer le dîner s'aperçussent de son agitation. Quand le modeste repas fut achevé, Lucie retourna près de ses ouvrières et Georges resta seul avec Madame Duval. La veuve s'assit dans son fauteuil, prit son tricot et dit au jeune homme :

—Mon fils, fais-moi la lecture.

—Pardon, ma bonne mère, répondit-il. J'aurais auparavant quelque chose de très grave à vous communiquer.

Madame Duval se tourna silencieusement du côté de Georges.

—Je suis prête à recevoir tes communications, dit-elle sans quitter le bas auquel elle travaillait.

—Ma mère, j'ai abandonné pour toujours l'étude de M. Cléry.

—Abandonner l'étude de M. Cléry, de ton bienfaiteur, de l'homme qui t'a nourri, élevé, donné de l'éducation ! y songes-tu, mon enfant !

—Il le fallait.

—Il le fallait, dis-tu, Georges. Je ne te demanderai pas ton secret, car je sais que tes sentiments sont honorables. Mais que deviendras-tu ?

—Oh ! n'ayez point d'inquiétude à cet égard. Je me suis déjà procuré un emploi beaucoup plus lucratif que celui que j'avais chez M. Cléry. Dès demain, j'occuperai la place de teneur de livres dans la maison Jeannet avec deux mille francs d'appointements pour la première année ; la seconde j'aurai un intérêt dans les bénéfices et la troisième peut-être parviendrai-je à quelque chose de mieux encore.

—Mais, que pensera M. Cléry de ton départ ? Il a eu tant de bontés pour nous !

—J'en ai parlé ce soir à mon oncle ; il approuve ma résolution.

—Cependant, ajouta Madame Duval avec l'insistance ordinaire des vieilles gens, M. Cléry était enchanté de toi. Il aurait pu te céder son étude. Ce

dégoût que tu témoignes maintenant pour la profession de notaire a été bien subit.

—Vous vous trompez, ma mère, le dégoût n'a aucune part dans mon changement de condition. Je veux amasser des richesses pour vous, pour ma sœur, pour... vous savez nos projets. Duchesnes, notre brave ami, sera bientôt officier; eh bien! Lucie aura besoin d'une dot rondelette.

—Je ne doute pas de ton bon cœur, Georges, dit la veuve avec douceur; mais le commerce est bien chanceux; prends-y garde, mon fils.

—J'ai fait toutes mes réflexions, soyez-en certaine, ma bonne mère.

—Alors agis à ta guise, mes conseils seraient inutiles.

—Et puis, reprit le jeune homme, je vous l'avouerai, j'ai d'autres projets. Et ne puis vous les confier à présent, parce qu'ils ne m'appartiennent pas exclusivement. Un jour... sous peu, je l'espère, vous les connaîtrez et leur donnerez votre assentiment.

—Je le souhaite, mon enfant. Mais tu me parlais de ton ami Duchesnes. Sais-tu si ta sœur l'aimera?

—Louis sera probablement promu au grade de sous-lieutenant dans un mois; alors, il sollicitera un congé trimestriel pour venir nous voir. Avant son arrivée, vous pourrez sonder Lucie à ce sujet.

—Ce mariage comblerait mes vœux, Georges. Monsieur Duchesnes est un excellent garçon et je suis convaincue qu'il ferait le bonheur de Lucie. Cependant crois-tu qu'il veuille épouser une pauvre fille?

—Que cela ne vous inquiète pas. Louis prend une femme pour ses qualités non pour sa fortune. D'ailleurs j'ai quelques économies, et, si elles sont insuffisantes, M. Cléry m'a promis de me faire des avances.

—Merci, pour ta sœur, Georges; tu es un bon et digne frère, dit tendrement madame Duval.

Tandis que cette conversation avait lieu dans l'arrière-boutique, le comte Henry de Moissac était entré au magasin.

C'était un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, grand, svelte, aux traits distingués, et mis avec une extrême recherche. A Langres; il donnait le ton à la fashion; ses bons mots avaient cours dans les salons et on le citait comme un modèle d'élégance.

—Mademoiselle, dit-il à Lucie, qui était assise près d'un petit comptoir à côté de la fenêtre, je désirerais quelques paires de gants.

La fille de madame Duval s'empressa d'ouvrir un carton qui renfermait des gants beurre-frais.

—Ce n'est pas cela, dit le comte, après avoir jeté un coup d'œil sur le carton. Je les voudrais entièrement blancs.

Lucie se baissa pour prendre une autre boîte sous le comptoir; et, profitant de la circonstance, Henry glissa subtilement un billet dans le premier carton, acheta ensuite une douzaine de paires de gants, paya et partit aussitôt sans presque desserrer les lèvres, au grand désappointement de la plupart des ouvrières auxquelles il avait l'habitude de chanter *seurettes*, et au vif contentement de la romanesque Elvina qui conserva l'espoir de s'élever un jour au rang de comtesse.

Dix heures ne tardèrent pas à sonner à l'horloge de la cathédrale. Nos modestes se levèrent sur le champ, rajustèrent leur toilette et quittèrent l'atelier pour.....regagner leur domicile...j'aime à le supposer.

Lucie ayant fermé les volets extérieurs du magasin, mit tout en ordre au dedans. En arrangeant les gants que M. de Moissac avait eu soin de disperser dans le carton, elle trouva une lettre à son adresse. La jeune fille rougit prodigieu-

sement. Nul doute que cette lettre n'émanât du comte. Lui seul avait pu la déposer dans la boîte. Que faire?—La montrer à Georges?—Mais Georges s'emporterait, provoquerait le comte en duel!—La remettre entre les mains de sa mère!—Mais madame Duval ne voyait plus assez clair pour lire.—La brûler, c'était assurément le meilleur parti; mais quelle est la champenoise, je le demande, qui se décidera à anéantir un billet, clandestinement parvenu à son adresse, sans en prendre connaissance? Si entre mille on peut m'en nommer une, je vote pour elle une triple couronne de rosière.

Après bien des hésitations, bien des combats intérieurs, surtout après s'être assurée que les portes du magasin étaient hermétiquement closes, que par conséquent nul ne pouvait la surprendre, Lucie décrocheta, en tremblant, le pli, le lut et le relut plusieurs fois; ensuite le glissa machinalement dans son corsage, et regagna pensive sa chambrette à coucher.

Lucie dort-elle cette nuit-là?—Rappelez-vous, chères lectrices, la première déclaration d'amour que vous avez reçue.

LEON G*****

(La suite au prochain numéro.)



LA POLITIQUE EUROPÉENNE

Correspondance particulière de la Ruche Littéraire.



Paris 20 août, 1853.

MONSIEUR,

Je cède, malgré moi, aux pressantes instances dont vous m'accablez depuis votre arrivée en Canada. Mais avant de commencer mes correspondances politiques, je ne saurais m'empêcher de vous dire la cause qui, jusqu'à ce jour, a retenu ma plume. Sorti de France depuis bientôt deux ans, vous ignorez, monsieur, ce qui se passe en notre pays. Non que je veuille avancer que la littérature vous absorbe tout entier et que vous ne donniez aucun instant aux éventualités européennes; mais quels que soient les journaux que vous lisiez, quelles que soient les rumeurs que la presse ou la parole apportent dans votre cabinet, vous ne pouvez guères vous faire une idée de l'état actuel du vieux-monde. Il faut l'habiter pour sentir cette compression qui pèse de toutes parts sur la pensée; il faut avoir le courage de se mêler aux affaires publiques pour distinguer ces mille liens qui garrottent même la liberté de constatation. Aux appréciations il est inutile d'y songer, à moins qu'on ne veuille échanger son *home* contre un cachot ou le sol étranger. L'électicisme politique lui-même est frappé d'interdit et la plus légère observation sur les actes gouvernementaux peut conduire à Cayenne. Comment voulez-vous qu'on s'expose gratuitement à une mortelle déportation, afin de montrer aux citoyens de l'Amérique les turpitudes qui désolent l'Europe! La poste n'offre nulle sûreté, l'affaire des Correspondants a assez prouvé que la police française faisait bon marché des secrets confiés à une lettre. Aussi les plus hardis courbent-ils la tête en attendant de meilleurs jours. Nous sommes en pleine terreur blanche. Vouloir isolément lutter contre la réaction serait folie et je ne me sens pas le courage d'une prise de corps avec ce pouvoir insolent qui nous écrase. A quoi bon! Vous même ne paraissez pas disposés à commettre un contresens politique, en servant à vos lecteurs d'ardentes récriminations contre la tyrannie; je me bornerai donc à un exposé général des faits sans m'engager dans une polémique stérile. Mais, en même temps, monsieur, je vous prierais de ne point livrer mon nom au public; car, en vérité, la Guyanne n'a point encore en l'avantage de charmer votre serviteur.

Cet exorde vous semblera, peut-être, et vous vous demanderez par quel hasard on ne peut communiquer à l'extérieur ce qui, ici, est connu de tout le monde. Hélas! monsieur, voilà ce que je me demande vingt fois le jour, mais ainsi le veut le Maître, que sa volonté soit faite! Les

journaux impérialistes eux-mêmes sont soumis à cette loi, et fréquemment sa transgression leur attire des avertissements. Prenez comme exemple la question d'Orient, la disette dont nous sommes menacés. Tel journaliste—parfaitement, du reste, en odeur d'impérialisme à la cour—s'est vu rappeler à l'ordre pour avoir voulu élaborer une sentencieuse tartine sur ce sujet; tel autre a dû pour semblable motif tendre ses doigts, encore tout maculés d'encre, à la férule du censeur. Enfin la panique s'est faufilee jusque chez les admirateurs de M. Louis Bonaparte. Quelles tranches doivent agiter ceux qui, l'ayant en médiocre estime, se hasardent à contrôler ses actes!—Franchement, monsieur, au premier aspect, tout en France paraît tranquille. Nulle brise ne ride la surface de Ponde et le touriste accidentel s'imaginer facilement que nous en sommes au calme plat qui a signalé les dernières années de Louis Philippe. Mais les eaux dormantes ne sont pas les moins dangereuses et un ciel serein précède bien souvent la tempête. Outre les deux nuages perceptibles à l'horizon, que je vous ai mentionnés tout à l'heure—l'affaire turco-russe et la possibilité d'une disette—la situation présente offre plusieurs symptômes de décadence fort graves. D'abord nous sommes positivement menacés d'une crise financière. L'accroissement des fonctionnaires publics; l'augmentation de leurs traitements respectifs, la succession non interrompue des fêtes impériales, le népotisme, la dilapidation du trésor, les prévarications du fisc, confirment malheureusement cette opinion. Puis au fond de cette tranquillité, l'observateur distingue bien des germes de discorde. La bourgeoisie, qui n'avait élevé Louis Napoléon au pouvoir qu'en haine du communisme, la bourgeoisie se prend à désaffectionner son idole *provisoire*. Le doute et la crainte se font dans ses rangs; car elle n'a point quitté sa défroque voltairienne, cette bonne bourgeoisie française, et si Henry V n'a aucune part à ses sympathies, le nom de Joinville se glisse fréquemment dans ses conversations intimes. Du fond de l'exil, le prince suit ce mouvement, que dis-je, il le stimule au point que M. Bonaparte en a conçu violente inquiétude. De là, tracasseries, perquisitions, arrestations, emprisonnement, bannissement,—le système suivi à Pézard des républicains, rien de plus, rien de moins. Le héros de décembre s'ingénie à ne pas faire de jaloux. De son côté, Henry V intrigue. Le représentant du droit divin nous inonde de pamphlets, brochures, adresses, etc., et ses chaleureux partisans, bien entendu, jouissent aussi des avantages du *carcere duro*. Seule, la démocratie affecte d'être muette. Dans ses bataillons, point de sordes menées, point de clameurs, point de bruit. Elle guette, elle est à l'affût. Brochant sur l'ensemble, un malaise général domine toutes les classes de la société. Il manque quelque chose. Qu'est-ce?—C'est l'air, c'est la vie, c'est la liberté! C'est un ami encellulé, c'est un frère proscrit, un père mort loin de sa patrie, c'est la certitude de l'avenir!

Détourner l'attention des intérêts capitaux a été le but de Louis Bonaparte, depuis son usurpation. Jusqu'ici les événements l'ont merveilleusement aidé. Voyage présidentiel, réjouissances publiques; banquets, bals, spectacles, il a tiré parti de tout. Mais réussira-t-il longtemps encore? A cette interrogation, je répondrais volontiers par une négation, mais j'aime autant vous laisser juger du procès.—Le démêlé entre la Porte et le cabinet autocratique de St. Pétersbourg prend une tournure plus pacifique. Vous avez eu connaissance de la fameuse Note de Reschid Pacha au comte Nesselrode. Malgré son ambiguïté, elle a eu passablement de retentissement, et quoiqu'en aient dit le *Pays*, la *Patrie*, et le *Constitutionnel*, j'estime que nous sommes loin d'un arrangement à Pamiable. Cette alternative est funeste au commerce. Si les articles de détail ne chômeent point, les grosses commandes fléchissent d'une manière sensible. La France et l'Angleterre ont tout à perdre dans une guerre continentale. Elles font des efforts inouis pour l'éviter, mais croyez-moi, monsieur, elles n'y parviendront pas; une irrésistible fatalité les pousse.

Les ferments de conflit circulent dans les artères de l'Europe; l'Italie travaille ouvertement à une nouvelle insurrection, les anciens Cortès sont pris du besoin d'activité en Espagne et voilà que l'Autriche veut appeler les Etats-Unis au tribunal de l'Arbitraire, à propos du réfugié Koszta. L'intervention du consul américain dans cette affaire a été un soufflet sanglant donné aux puissances européennes. Elles voient-là le commencement de la mise en pratique des doctrines Monroë; la nomination de M. Buchanan à l'ambassade et de Georges Saunders au consulat de Londres jointe à l'envoi de notre compatriote M. Soulé en Espagne tendent beaucoup à affermir cette croyance. L'autorité contemple d'un œil jaloux les progrès du parti que vous nommez *Young America*, je ne m'étonnerais point qu'elle ne finit par inventer un *casus belli*. L'Angleterre ne trouverait pas son compte à cette querelle. Ses relations de négoce international auraient trop à en souffrir, quoique consciencieusement elle aurait grand plaisir à voir l'indépendance de ses anciennes colonies compromise; mais l'engagement n'est pas à redouter, l'Europe a assez à faire chez elle, sans aller disperser ses forces au-delà de l'Atlantique. Ainsi reposez en paix, monsieur; l'heure où l'on doit attaquer votre continent adoptif n'a point encore sonné, et, avant qu'on ose en venir aux mains avec lui, vous aurez le loisir de renouveler le sommeil séculaire de *la belle au bois dormant*.

Je m'étais proposé d'être simplement le reflet matériel de l'époque et je m'aperçois que je me suis efforcé d'être sa révéberation morale. J'ai grand-peur que, subissant le sort de tant d'autres infortunés, ma lettre n'aille moisir dans la chambre noire.* Enfin, quand le vin est tiré, il faut le boire, et puisque cette missive est écrite, il faut vous l'envoyer. Puisse-t-elle arriver saine et sauve sur vos rivages, et vous porter l'assurance de ma profonde considération.

R * * * R * * * .

* *La chambre noire*, c'est ainsi qu'on nomme au bureau général des postes à Paris, le cabinet où sont reléguées les correspondances qui, après avoir été décachetées par la police, sont jugées suspectes et indignes d'aller à leur destination. Après la chute de Napoléon I, on trouva dans la chambre noire plus de cent mille correspondances de cette nature.

TABLETTES ÉDITORIALES.

A bord du Rowland Hill, 5 Septembre, 1853. (9 heures du soir.)

Lecteurs, vous êtes-vous jamais bien défini la position sociale d'un homme de lettres ? Probablement non. Nombre d'entre vous aspirent aux chevrons d'écrivain, séduits par les roses du métier, nombre s'imaginent que tout est plaisir, fêtes, amusements, pour nous autres, malheureux galériens rivés au boulet de la presse, nombre encore nous voient entourés d'une auréole de gloire, tous enfin répètent à l'envi : " Sont-ils heureux les feuilletonistes ! " Ah ! chers lecteurs, pourquoi ne pas aspirer aux galons de caporal d'infanterie, pourquoi ne pas rêver plutôt aux plaisirs, fêtes, amusements, qui, sous l'aspect d'ornières, de cailloux et d'épines, jonchent le chemin battu par le cheval de louage, pourquoi ne pas voir le nègre nageant dans un océan de lumière, pourquoi ne pas répéter tous à l'envi : " Sont-ils heureux les saute-ruisseaux ! " Si le choix d'une profession nous était encore permis, mille fois nous préférerions la position de décroqueur au coin d'une rue, valet de pied ou même colleur d'affiches à celle de feuilletoniste. Il est trop tard, hélas ! maintenant il faut boire le calice jusqu'à la lie, ronger le manche de notre plume, nous abreuver d'encre, nous repaître de papier. O désolante perspective ! Au lieu d'un avenir tissé d'or et de soie, n'apercevoir à l'horizon qu'une interminable feuille de brouillard chargée de pattes de mouches ! — Mais pourquoi cette sortie ? pourquoi ce désespoir ? — Pourquoi !! Pourquoi !!! Pourquoi ne pas nous demander : " Pourquoi l'esclave désire sa liberté ? pourquoi le malade appelle la santé ? pourquoi le bœuf de labour tourne opiniâtrement la tête vers son étable ? " — Un jour, lecteurs, pour votre édification nous vous larmoyons les petites misères de la vie du littérateur ; et ce jour-là, vous n'aurez pas assez de pleurs, de gémissements, de commisérations pour le sort des infortunés qui ont pris à tâche de bercer vos loisirs. En attendant, écoutez un peu et vous jugerez si c'est à raison que je me répands en doléances.

Hier, en passant dans la rue St. Paul, à Montréal, je rencontre un mien ami.

— Ah ! je vous trouve enfin !

— Quel air agité, grand Dieu ! Le feu aurait-il pris au bureau de la *Ruche* ?

— Non, point que je sache.

— Viendriez-vous m'annoncer que j'hérite d'un parent éloigné ?

— Nullement.

— Tant pis !

— Vous.....

— Alors je ne vois pas...

— Laissez-moi parler, morbleu !

— Disposez de mes oreilles.

— Depuis longtemps vous avez l'intention de faire un voyage au Saguenay.

— Sans-doute, mais.....

— Voulez-vous y venir ?

— Quand ça ?

— Demain.

— Demain ! demain ! hum ! Nous sommes au cinq, la *Ruche* paraît le huit. Si j'ai assez de copie, c'est affaire conclue. Allons en conférer avec le prote ; ma décision est au fond de sa casse.

Nous voilà partis. Notre homme était à l'imprimerie. A ma question :

— Avez-vous suffisamment de matière pour remplir les soixante quatre pages de la publication ?

Il s'écria :

— Oh ! monsieur, monsieur ! mais je n'en ai que trop. Je ne sais vraiment pas où je la logerai toute la matière !

— C'est bon ! arrangez-vous, répondez-je.

Et entraînant mon ami :

— A quelle heure le départ ?

— A quatre heures.

— Comptez sur moi.

Nous nous quittons ; je rentre, me couche et dors du sommeil du juste. Ce matin, je m'éveille, l'esprit léger, le front radieux, la jambe alerte. Une semaine de vacances, une semaine de volée au public ! Comme c'est savoureux, hein ! J'ouvre un livre. Impossible de lire. Les rives enchanteresses du Saguenay se déroulent en magnifique panorama, devant mon imagination. Pour tuer le temps, allons faire une excursion hors barrière. Aussitôt pensé, aussitôt exécuté. La promenade se prolonge, se prolonge, et quand je rentre la cloche du bateau sonne. Vite, vite, mon sac de nuit ! Il n'y a pas une minute à perdre..... Déjà, j'ai mis le pied sur le *Rowland Hill* : " Abonnés, recevez mes salutations ! à mon tour, je vais prendre mes ébats ! " le troisième coup tinte. lorsque—déception des déceptions ! tout n'est que déception !—le cauchemar des éditeurs—sous l'apparence d'un *boy*, gras, dégouliné, les cheveux en broussailles, le visage en ouragan, les membres en échelas, les coudes au vent, les genoux à l'air, le chef coiffé d'un bicorné de papier,—débouche sur le quai.—Où me cacher ?—Plus moyen, je suis découvert.

— Monsieur ! ohé ! monsieur, X. Y. Z., clame le misérable, de la copie ! de la copie ! On attend après ; hâtez-vous.

— Comment, de la copie ! Tu badines, mon garçon. Il y en a plus qu'il n'en faut à l'imprimerie.

— Non, non, monsieur, le *foreman* s'est trompé. Il reste deux pages blanches.

— Que ne comptait-il mieux. Je n'en peux rien.

— Mais la *Ruche*, monsieur la *Ruché* !

Son accent était si douloureux en prononçant ces mots que je fus touché de compassion. Le steamboat avait quitté la terre, je pris une résolution soudaine.

— Eh bien ! lui criai-je, dis au *foreman* que je lui enverrai un manuscrit de Québec.

Maudite résolution, elle me coûte cher ! Mais je serai vengé, car le prote gagnera pour le moins une ophthalmie à déchiffrer mon griffonnage.

Il est neuf heures, nous avons laissé Sorel derrière nous, et nous entrons dans le lac St Pierre avec vent-debout. Le *Rowland Hill* danse sur les vagues, comme s'il était en pleine mer. De là, un roulis adorable, de voluptueux frémissements qui font bondir ma plume, valser mes doigts, et polker le siège chargé de mon centre de gravité ! C'est agréable d'être éditeur ! Qu'en dites-vous ?

Cependant mes deux pages touchent à leur fin. Deux lignes encore et grâce au ciel ! je recouvrerai la liberté jusqu'à nouvel ordre.

Nous avons reçu durant le mois d'août, une grande quantité de correspondances, mais, comme nous ne pouvions scinder en deux parties le spirituel vaudeville de M. Baron, nous prions nos collaborateurs étrangers de vouloir bien attendre notre prochain numéro, pour l'apparition de leurs articles ou les réponses que nous leur devons.

À présent, bonne nuit ! amis lecteurs ! je vais m'étendre sur mon cadre.

LE SEMEUR CANADIEN,

Journal consacré aux vrais intérêts des canadiens-français,

NAROISSE CYR, EDITEUR.

Ce Journal se publie à Montréal, à l'ancien bureau du "Canada Gazette," Rue Ste. Thérèse, et paraît tous les vendredis.

Le prix de l'abonnement est de 5 chelins (\$1) par année.

On trouvera dans le *Semeur* des articles d'histoire, de littérature et de philosophie qui ne sont publiés par aucun autre journal canadien. — Un correspondant de Paris tiendra ses lecteurs au courant de tout ce qui se passe d'intéressant en Europe, et fournira des études sur la Révolution Française et des essais sur l'application du christianisme aux questions sociales.

Montréal, Juillet 1853.

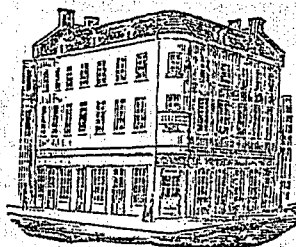
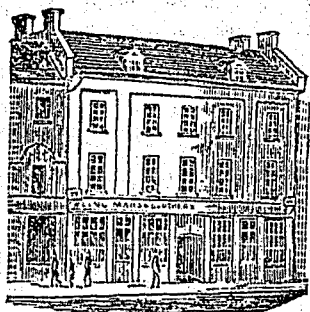
GALIBERT ET FRÈRE,

156. RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEaux de VEAU FRANÇAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS de PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, &c., &c.,

Montréal, Juillet 1853.

ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRÈRE.



NO 27 RUE MCGILL, NO 17, RUE ST PAUL.

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amores qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

CINQ MARS ET FRÈRE.

Montréal, juillet 1853.

LE PAYS,

Journal des interets democratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à deux PIASTRES: l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal: il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes:—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,
Jos ROY, No. 25, rue St. Gabriel.
ROM. TRODEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL. PLINGUET,
Propriétaire.

MONTREAL, Mai, 1853.

L'ALMANACH DE LA RUCHE LITTÉRAIRE

POUR 1854.

Sous ce titre, les Editeur et Rédacteur de la *Ruche Littéraire* publieront prochainement un Almanach pour le Canada. Ils espèrent que leurs nombreux souscripteurs daigneront encore soutenir de leur patronage l'apparition de cette œuvre nationale.

LE MESCHACÉBÉ, L'AVANT-COUREUR

ET LE

MAGASIN LITTÉRAIRE DE LA LOUISIANE,

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Arly, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Pour *l'Avant-Coureur*..... \$ 5 par an
Pour *l'Avant-Coureur*, le *Meschacébé* et le *Magasin Littéraire de la Louisiane*.—Les trois journaux ensemble..... \$ 10 par an.

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se règlera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GENERALE POUR LE CANADA

La *Ruche Littéraire*, petite rue Ste. Thérèse, à Montréal.

MAISON DU PEUPLE,



JOSEPH BEAUDRY,

MARCHAND TAILLEUR,

3 $\frac{1}{2}$

RUE M'GILL,

MONTREAL.

3 $\frac{1}{2}$

Prend la liberté d'informer ses amis et le public, qu'il a transporté sa boutique de tailleur à l'adresse ci-dessus.

Il a reçu par les derniers arrivages un large assortiment de DRAPS, CASIMIRES, DOESKINS, ETOFFES POUR VESTES, &c. ; aussi, un assortiment général de :

—HARDES FATES,—

dans le dernier goût, à des prix réduits, pour argent comptant.

En annonçant qu'il vient de recevoir un nouvel et splendide assortiment de tout ce que le goût le plus raffiné et le plus fashionable peut désirer en draps, casimires, soiries ou étoffes de fantaisie, &c., le soussigné croirait manquer au devoir de la plus simple urbanité, s'il n'offrait au public connaisseur et élégant du Canada, ses remerciemens, pour la faveur inouïe qu'on lui a témoignée jusqu'à ce jour. Il espère en même temps que toutes ses honorables pratiques sont satisfaites de la ponctualité qu'il a apportée dans l'exécution de leurs commandes.

Le nombre croissant de ses clients lui prouve constamment que la courtoisie et l'exactitude sont de première nécessité dans un établissement de la nature de celui qu'il dirige à Montréal; enfin le soussigné, en rappelant que son magnifique magasin est ouvert à toute heure du jour aux visites du public, engage les personnes qui aiment les vêtements à la mode et à bon marché, à lui accorder leur confiance. Elles se convainqueront ainsi par elles-mêmes, que sa maison, une des plus achalandées de Montréal, est aussi remarquable par la modicité de ses prix, que par la variété et la solidité de ses étoffes et l'élégance vraiment rare de la coupe des habillemens qu'elle confectionne.

Montréal, juillet 1853.

JOSEPH BEAUDRY.



ATTENTION !!



Le plus Grand Journal Français du Canada

POUR UNE PIASTRE PAR ANNÉE.

LE MONITEUR CANADIEN,

Politique, Littéraire, JOURNAL DU PEUPLE Commercial et Agricole.

No. 125, Rue St. Paul, Montreal.

LE RÉPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

AU CANADA.

Affranchi jusqu'à la frontière.

| | |
|-----------------|--------|
| Un an..... | \$9.50 |
| Six mois..... | 4.75 |
| Trois mois..... | 2.50 |

ANNONCES :

Première insertion, 60 cents le carré de 10 lignes.

Insertions suivantes, 35 " " "

| | TOUS LES JOURS. | 3 FOIS LA SEMAINE. | 2 FOIS LA SEMAINE. |
|-----------------|--------------------|-----------------------|-----------------------|
| Un mois..... | \$ 5..... | \$ 3..... | \$ 2.50 |
| Trois mois..... | 12..... | 6..... | 5 |
| Six mois..... | 24..... | 12..... | 10 |
| Un an..... | 36..... | 24..... | 20 |

Les abonnements et les insertions sont payables d'avance.

Agence à Montréal : RUCHE LITTÉRAIRE, Rue Sainte-Thérèse.

LITTÉRATURE, SCIENCE, &c., &c.

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

DE

MM. BEAUCHEMIN ET PAYETTE,

RUE ST. PAUL 125, MONTREAL.

En offrant leurs remerciements à leurs amis et au public en faveur de la bienveillance et des encouragements qui ont accueilli et soutenu la fondation de leur Maison de Librairie, les soussignés se font un plaisir d'annoncer, aujourd'hui, qu'ils peuvent offrir un vaste et bel assortiment de livres de prières, d'Histoire, de Littérature, brochés, cartonnés ou richement reliés. Ces ouvrages, tous du meilleur choix, peuvent être donnés comme prix ou récompenses, à leurs élèves, par les chefs d'établissements d'éducation, les instituteurs des écoles primaires ou par les parents à leurs enfants.

Ils possèdent en outre une grande quantité d'Historiettes ou Contes moraux à l'usage de l'enfance et de la jeunesse ; des Albums illustrés et coloriés avec soin ; des livres de bonne et saine littérature ; des œuvres Ascétiques diverses, de Théologie, de Piété ; des HISTOIRES DE L'ÉGLISE, HISTOIRES DE LA RÉVOLUTION ET DES EMPIRES, par Gabourd, LES MÉMOIRES D'OUTRE TOMBE, par Châteaubriand, HISTOIRES DE FRANCE, DE NAPOLEON, par Gabourd, &c., et une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue dans un simple avertissement.

Les soussignés prient le public de vouloir bien visiter leurs magasins, et ils se flattent que toutes les personnes qui les honoreront de leur confiance seront satisfaites de l'incroyable modicité du prix des livres mis en vente à la LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION, et de l'empressement qu'on mettra à exécuter leurs commandes.

Montréal, Juin 1853.

BEAUCHEMIN ET PAYETTE.